

Offert :
retrouvez à la fin
de cette revue,
un ex libris de
Pierre Bailly.

Un été chaud

Juin 2014. Il y a juste deux ans, les quatre initiateurs de 64_page bouclaient le premier numéro qui allait paraître au début septembre de la même année. Certains, persuadés que nous allions disparaître aussi rapidement qu'un arc-en-ciel, n'ont pas manqué de nous railler : le papier c'était totalement dépassé, disaient-ils. L'avenir était à la tablette, et 64_page, rétrograde.

Juin 2016. Vous tenez en main le #7 et nous préparons le #8 qui sera un numéro exceptionnel. Entretemps, nous aurons offert l'expérience du travail avec un éditeur à plus de 30 jeunes auteurs, autant de filles que de garçons, qui ont ainsi découvert les contraintes d'édition et, surtout, les plaisirs de l'impression et du papier.... Nous touchons de plus en plus d'écoles supérieures artistiques, d'écoles des beaux-arts, d'académies et d'auteurs autodidactes sur l'ensemble du territoire national et à l'étranger.

Notre équipe de rédaction ne cesse de se diversifier et de s'étoffer, continue à explorer la BD par ses chemins de traverse et vous proposera, en septembre et en octobre prochains, à

l'occasion de sa seconde exposition au Centre belge de la bande dessinée, un numéro spécial de 64_page reprenant le gratin de nos jeunes auteurs et une approche originale de quinze grands auteurs de la BD belge. Ce numéro, publié grâce au soutien du ministre des Affaires Étrangères, Didier Reynders, aura des versions néerlandaise et anglaise.

Dans la même dynamique, nous lançons une campagne d'abonnements. Pour 38 euros par an, vous soutenez la jeune création. 70 euros si vous abonnez aussi un(e) ami(e). S'abonner à 64_page, c'est soutenir la jeune création en bande dessinée. Depuis cette année, la Fédération Wallonie-Bruxelles soutient elle aussi notre projet formateur...

Comme notre réseau de distribution s'agrandit, n'hésitez pas à demander votre 64_page à votre libraire BD habituel !

Bonne découverte, et retrouvez-nous sur www.64_page.com et sur la page [facebook/64page](https://facebook.com/64page).

64_page.

64_page, revue de récits graphiques. Sans faute d'orthographe, elle tient son nom du lieu où elle a été conçue, un bistrot de la rue du Page à Bruxelles.



Envie d'être publié(e) dans 64_page ?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> 64page.revuebd@gmail.com

Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.



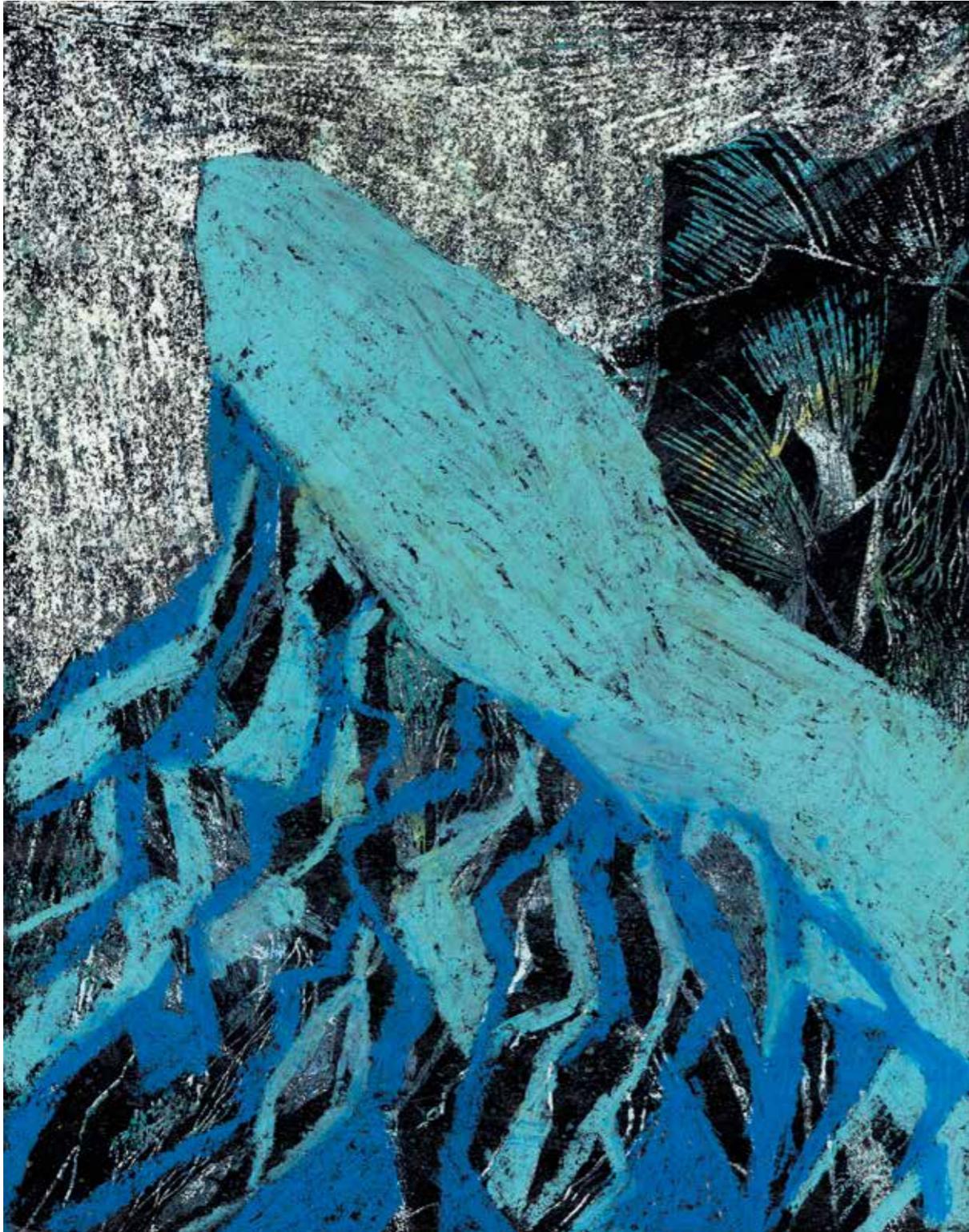
> ilaria.fantini@gmail.com

Construire un feu

Ilaria Fantini

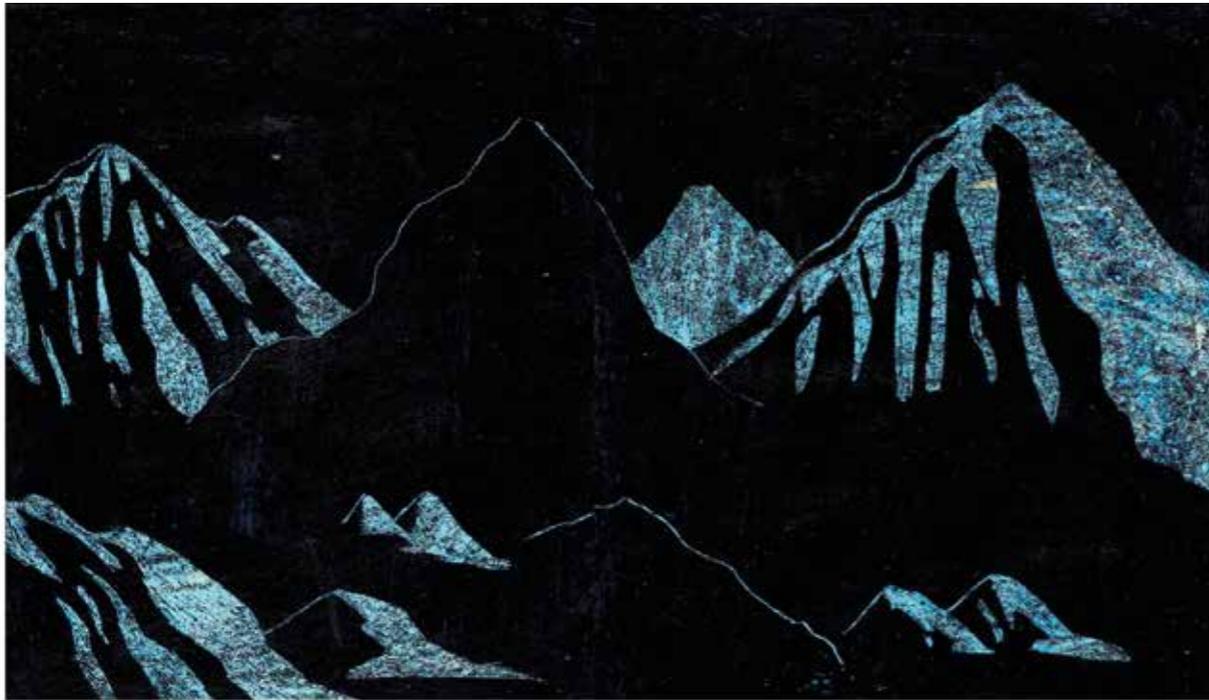
J'ai été fascinée par la lecture du récit *Construire un feu* de Jack London. Le style extrêmement fluide et poétique de l'auteur nous plonge dans un univers glacial dans lequel l'homme se retrouve face à son impuissance devant la force bouleversante d'une nature immaculée. Je propose ici une sélection d'extraits du texte que je viens illustrer pour immerger le lecteur dans le mystère de ce récit.





Au-delà de cinquante degrés sous zéro, on ne doit point voyager seul.





La neige immaculée, ondoyait en molles ondulations. Vers le nord et vers le sud, aussi loin que l'oeil pouvait porter, s'étendait cette blancheur infinie.



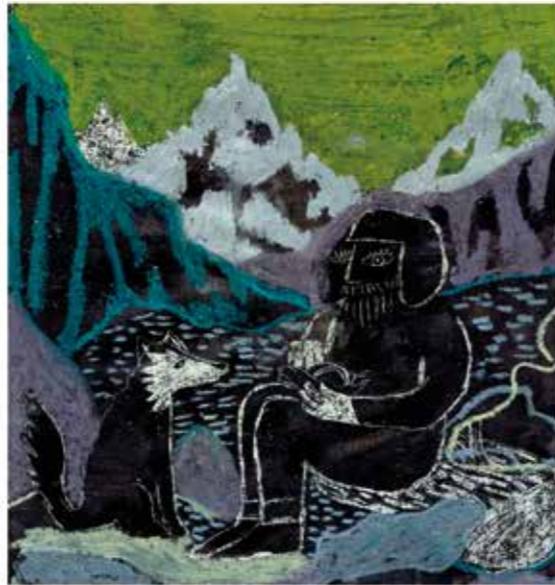
Mais ni la ligne mystérieuse de l'horizon lointain, ni l'absence du soleil, ni le froid terrible qui sévissait, ni tout cette ambiance de fantastique désolation, ne troublait l'homme au-delà de ce qu'il était nécessaire. Il était un nouveau venu, un chechaquo, et c'était son premier hiver sur la terre du Nord.



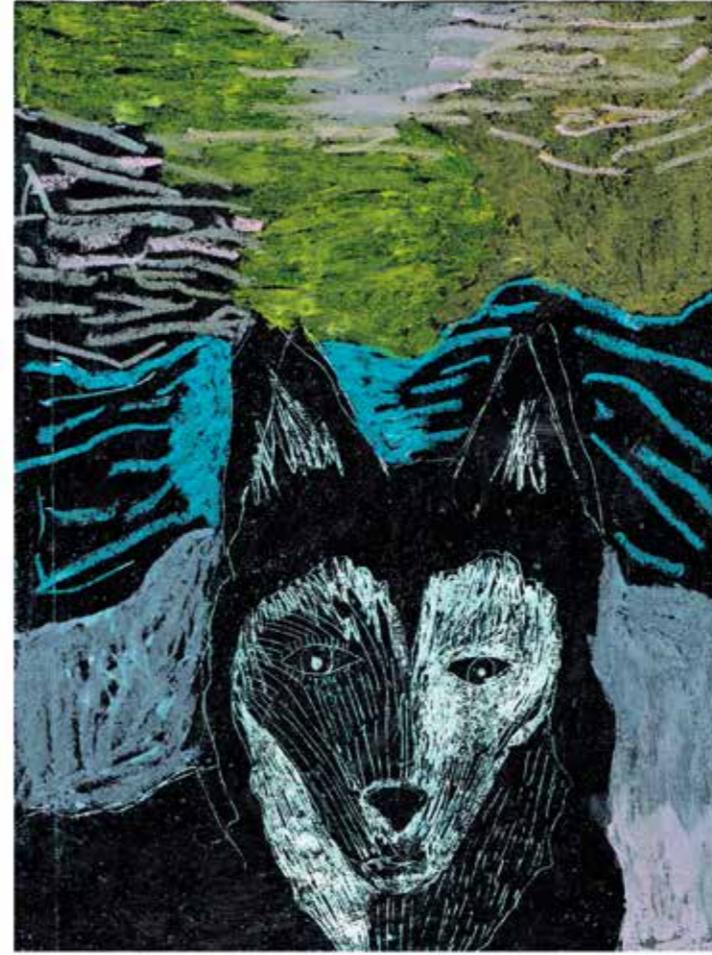




Cinquante degrés sous zéro, c'était un fait, et rien de plus. Tout ce qui l'intéressait, c'était de rejoindre sans encombre d'autres hommes qui l'attendaient sur la fourche gauche de l' Henderson Creek



Le vieux bonhomme qui avait sa cabane sur la Sulphur Creek, et avec qui il avait causé avant de se mettre en route, n'avait pas menti en lui disant combien il faisait froid. Il s'était alors moqué de lui!

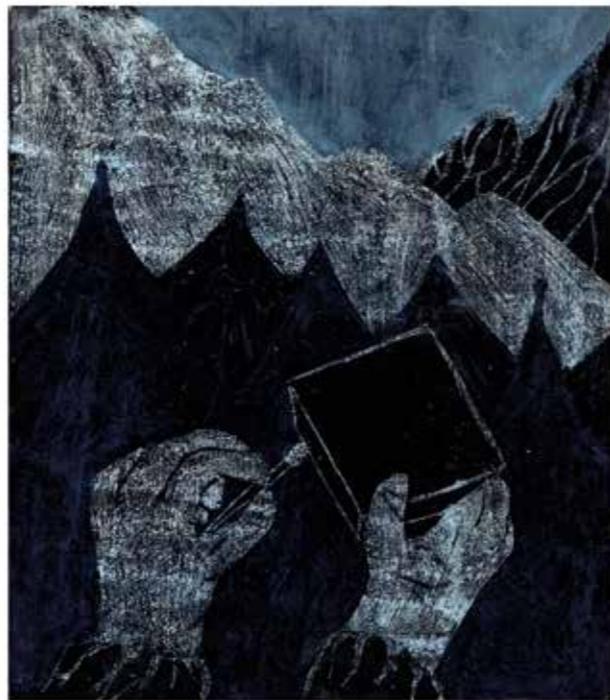
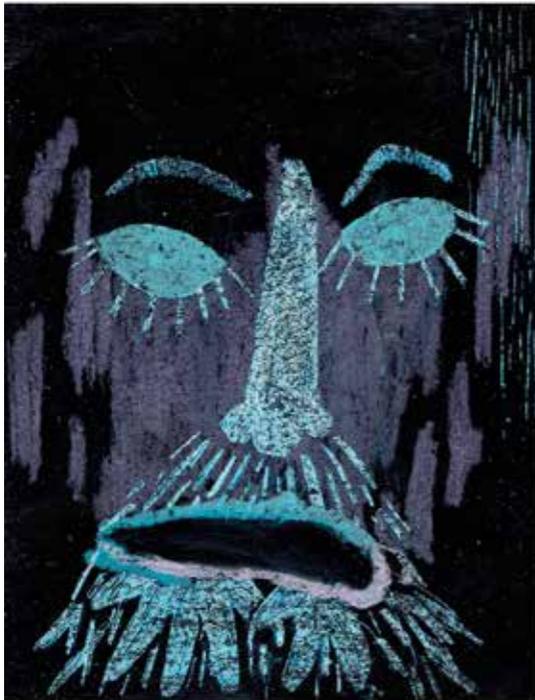
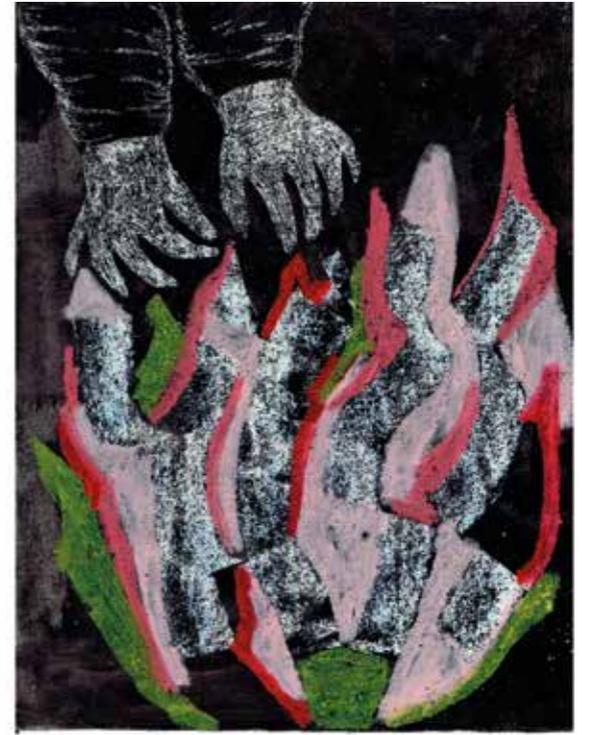


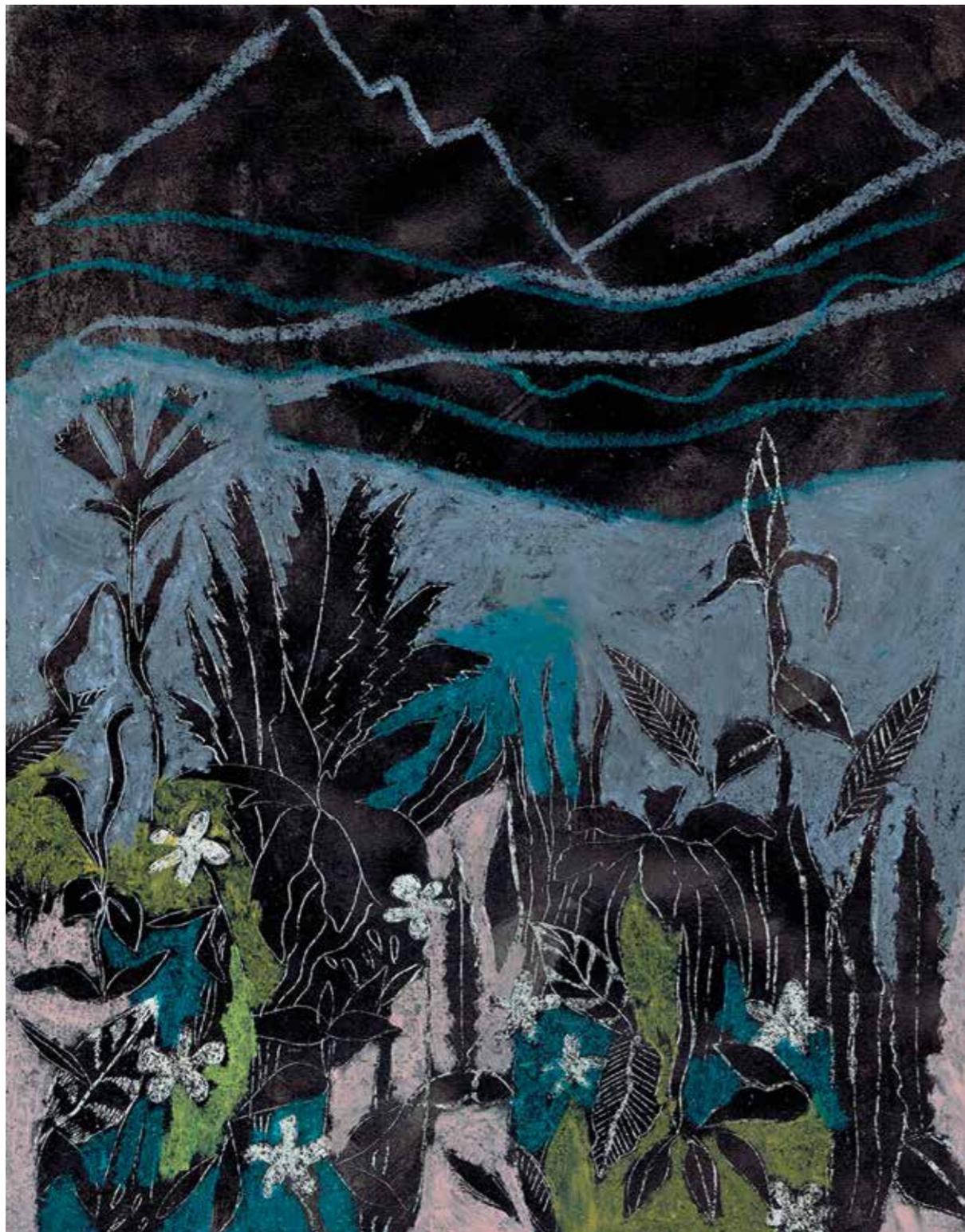


Alors il entreprit de construire son feu.



Mais la vision de son corps gelé s'imposa presque aussitôt à son cerveau et le fit courir de nouveau...





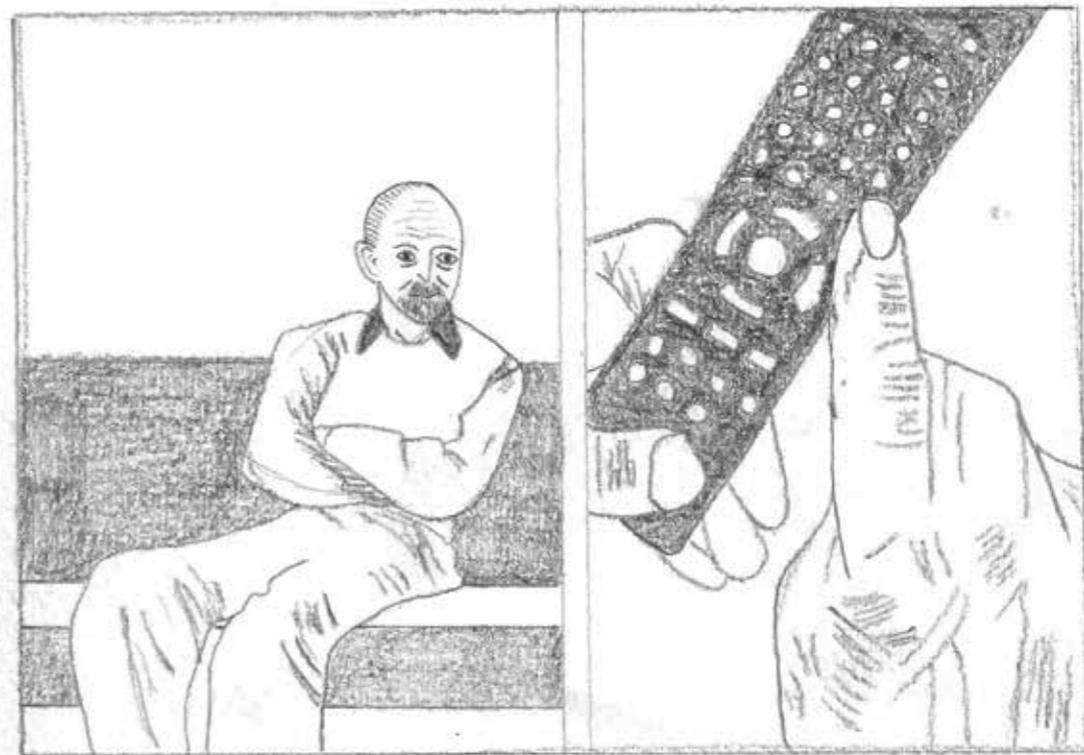
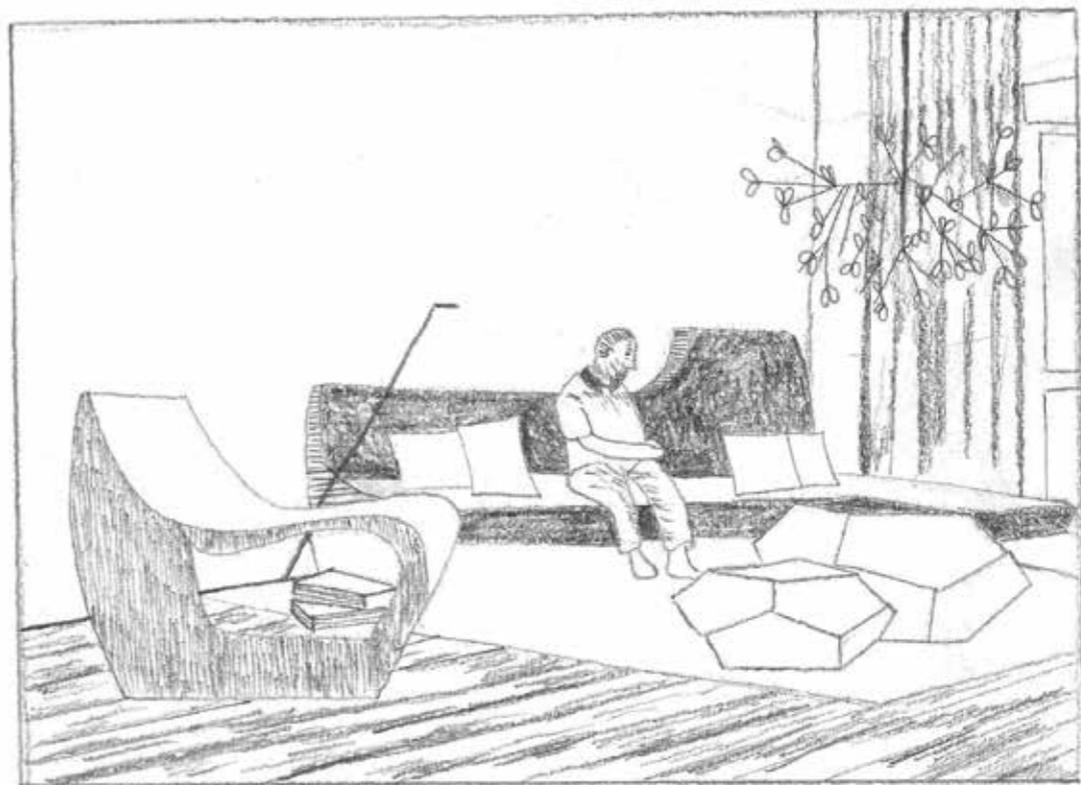
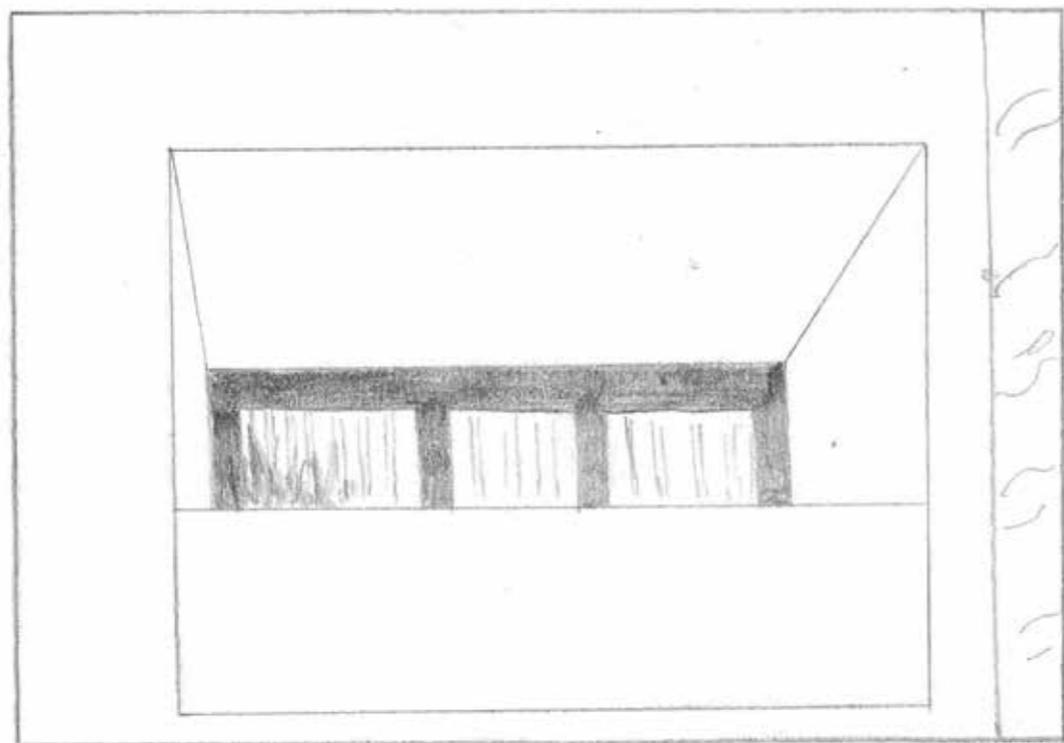
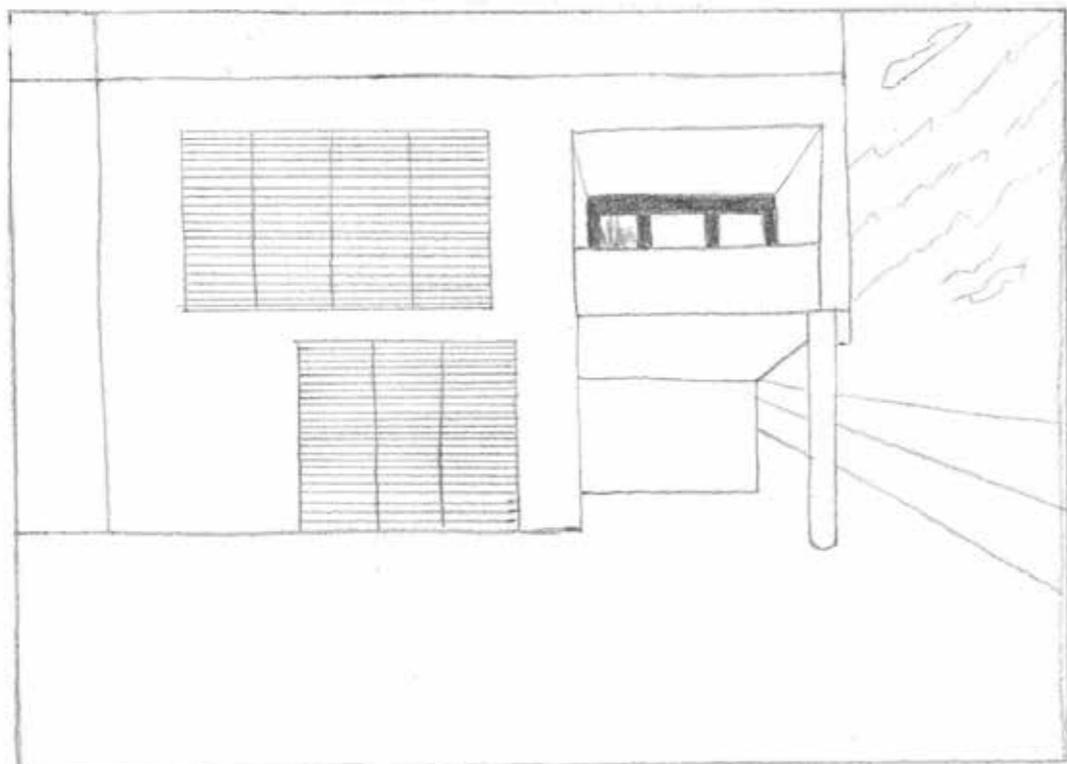
>e-tiziana.wix.com/illustratrice

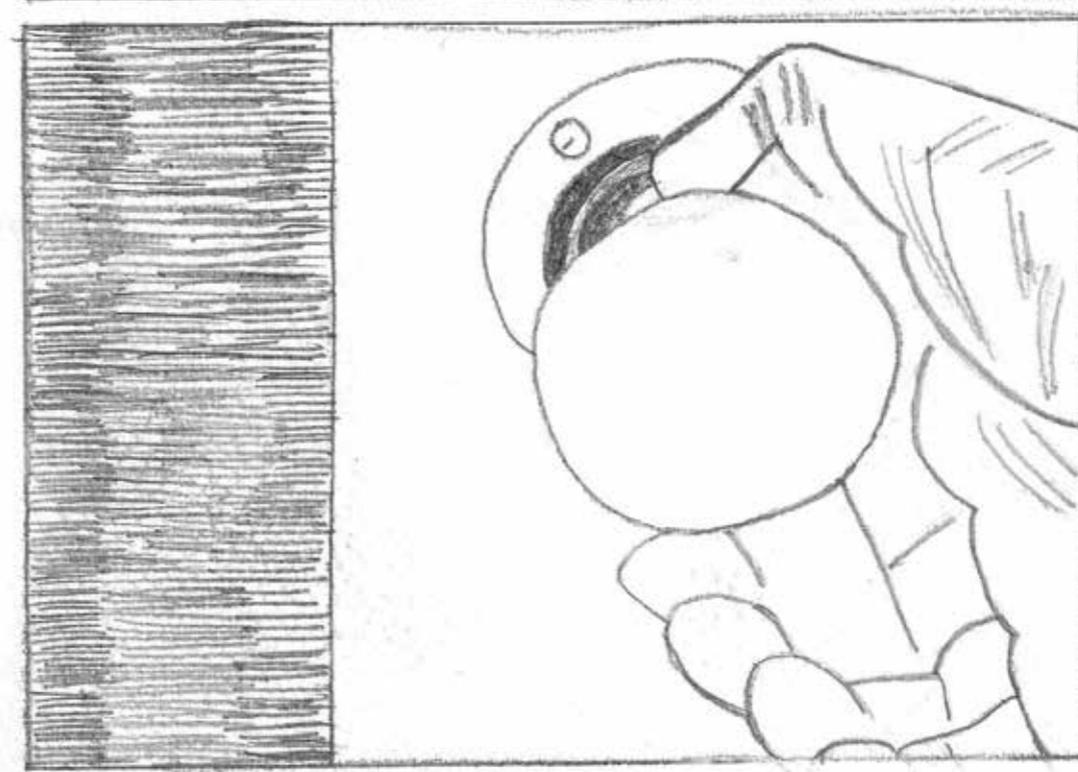
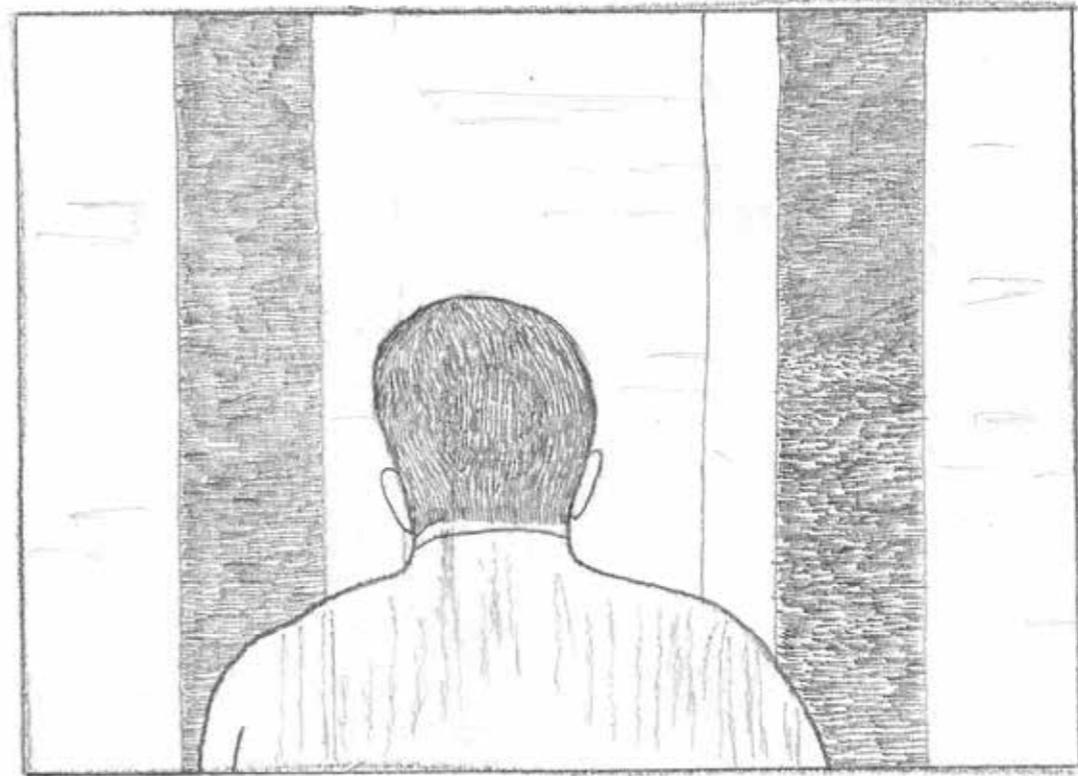
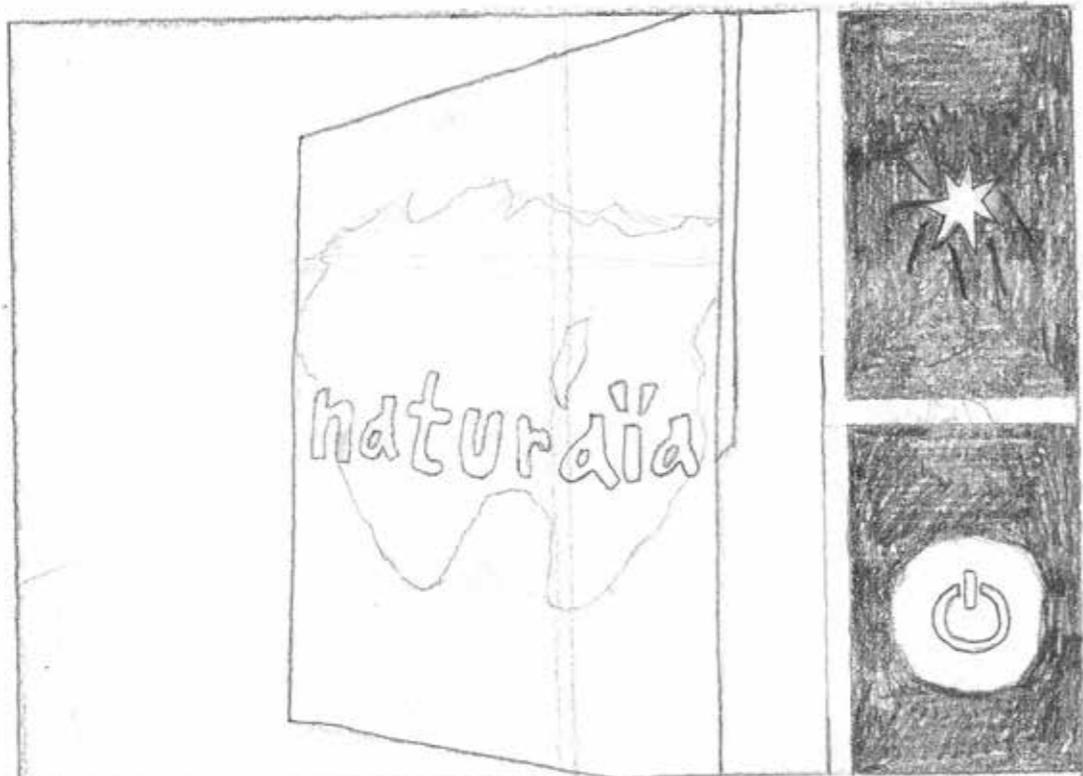
Fable écologique

Éliisa Gatto

C'est l'histoire d'une ville dépourvue de végétation où les habitants n'ont plus le souvenir des bienfaits de la nature. Tout est fait de senteurs et de goûts de synthèse. Un jour, les plantes reviennent à la vie. Au début, discrètement, les habitants ne les remarquent pas tout de suite. Puis, peu à peu, insidieusement, elles commencent à engloutir la ville et les hommes. Ceux-ci n'arrivent pas à les combattre, la végétation est bien trop forte. Au milieu de ce chaos, une rencontre entre un vieil homme, Arthur, et un petit garçon, Hans. Les habitants devront prendre une décision mais laquelle ?







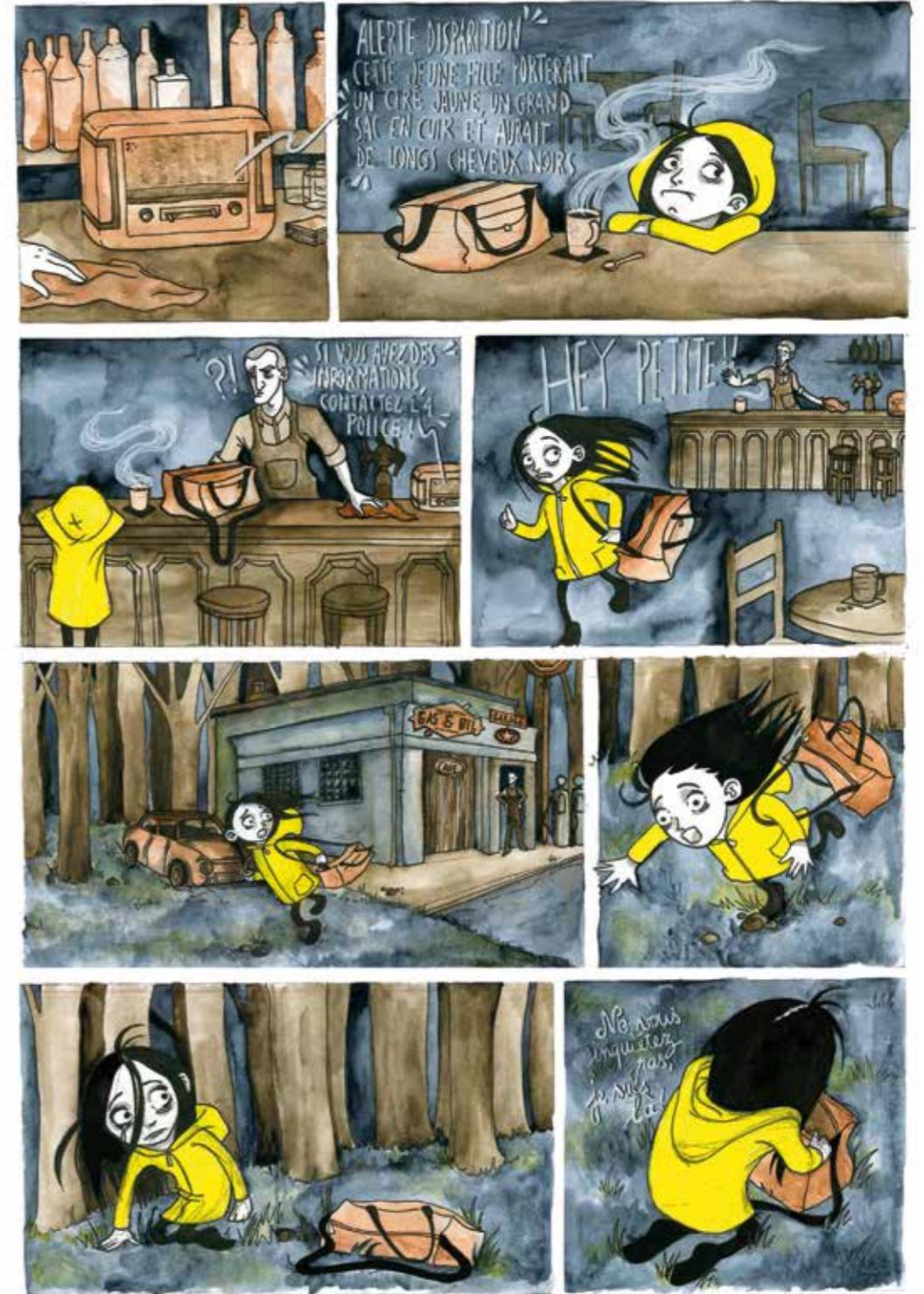


> <http://ignoranceisyournewbff.tumblr.com>
 > sduffils@live.fr

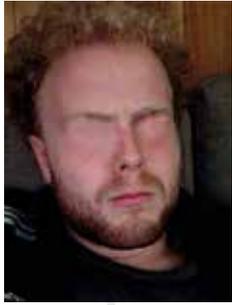
Le Petit Ciré Jaune

Basti DRK

Il est fréquent, à un certain moment, d'avoir envie de tout lâcher, de recommencer et de libérer ce qui était emprisonné dans une bulle de verre pendant tant d'années. A 19 ans, j'ai quitté la France, mon apprentissage de tatoueur et décidé d'apprendre à dessiner pour m'exprimer. J'ai commencé par des BD rêveuses et torturées, que je n'ai jamais terminées. Au début de ma troisième année à l'atelier BD et Illustration aux Beaux-Arts de Châtelet, j'ai apporté de la couleur à mes histoires sombres et souvent tristes. Maladroit avec des pinceaux et manquant à plusieurs reprises de renverser mon gobelet d'eau sur mes planches, j'ai trouvé un juste équilibre entre les taches d'encre noires et le jaune vif du Petit Ciré Jaune. Cette jeune enfant aux yeux fatigués a-t-elle aussi compris qu'il était temps pour elle de trouver sa propre voie ? De part son style enfantin, l'histoire pourrait plaire aux plus petits, mais le véritable fond laissera aux plus âgés, un ressenti plus profond.







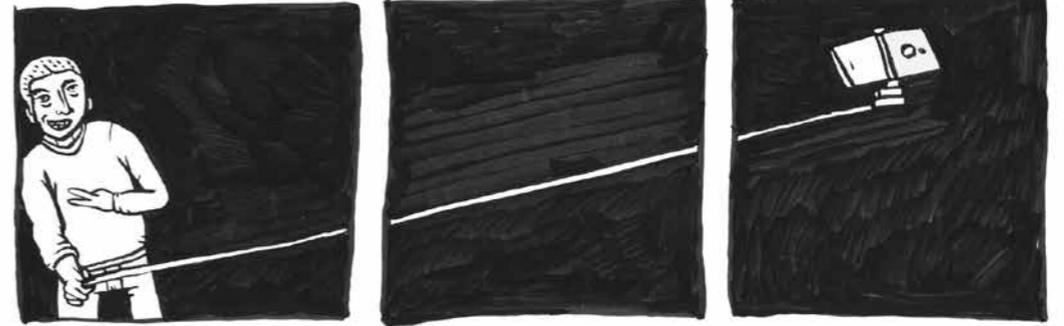
> leo.gillet@hotmail.com
> <http://leogillet.tumblr.com>

Pendant ce temps là

Léo Gillet

Le strip est le meilleur moyen que j'ai trouvé pour représenter l'absurde et le potache dont je raffole. C'est dingue l'effet que trois cases tracées négligemment peut avoir sur quelqu'un. Les réactions varient toutes d'une personne à l'autre et c'est un défi que je me suis lancé que de vouloir intriguer un plus grand nombre de celles-ci. Le fait de créer plein de petites histoires disparates permet de voyager dans plein de lieux différents sans réelle interruption. L'ennui et la longueur n'ont pas leur place dans ce projet. Il n'y a aucun attachement aux personnages, juste des vannes parfois peu subtiles mais qui représentent pourtant tout un monde, un monde impatient.

Trop perché



Z



Tactiles



C'est le printemps



Dion Nysos



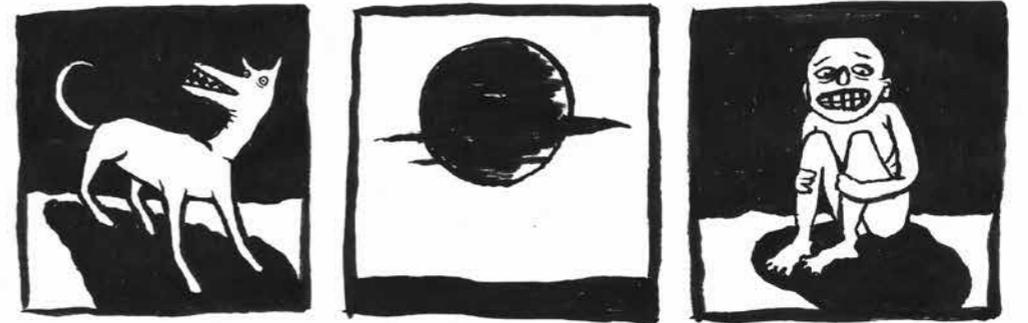
Après l'amour



Apparition mystique



Douce nuit



Disparition inquiétante



Ce soir, on chope de la drogue



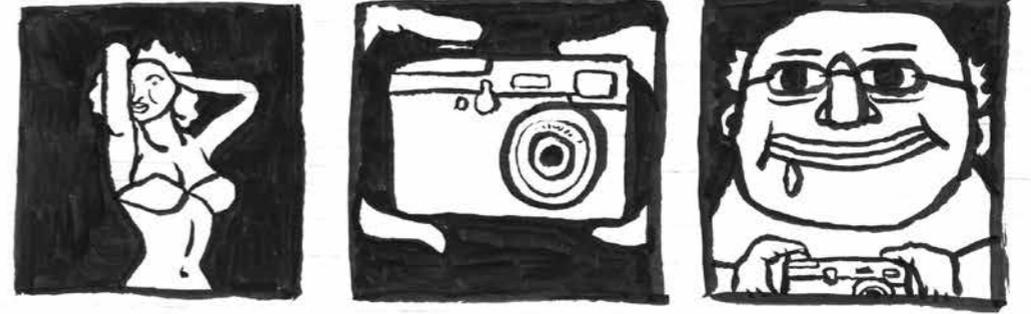
La puissance du cromi



Philosophie



Souriez!



Nature et découvertes



Tension



Grave E.T.



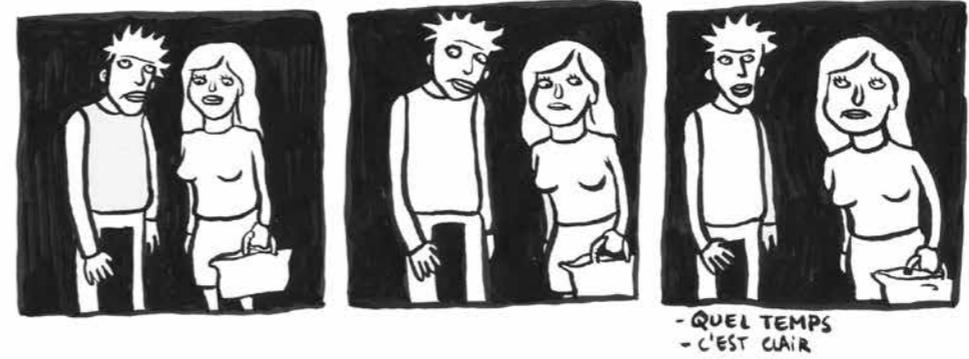
Gueuldeb



Nuances



Ambiance hivernale

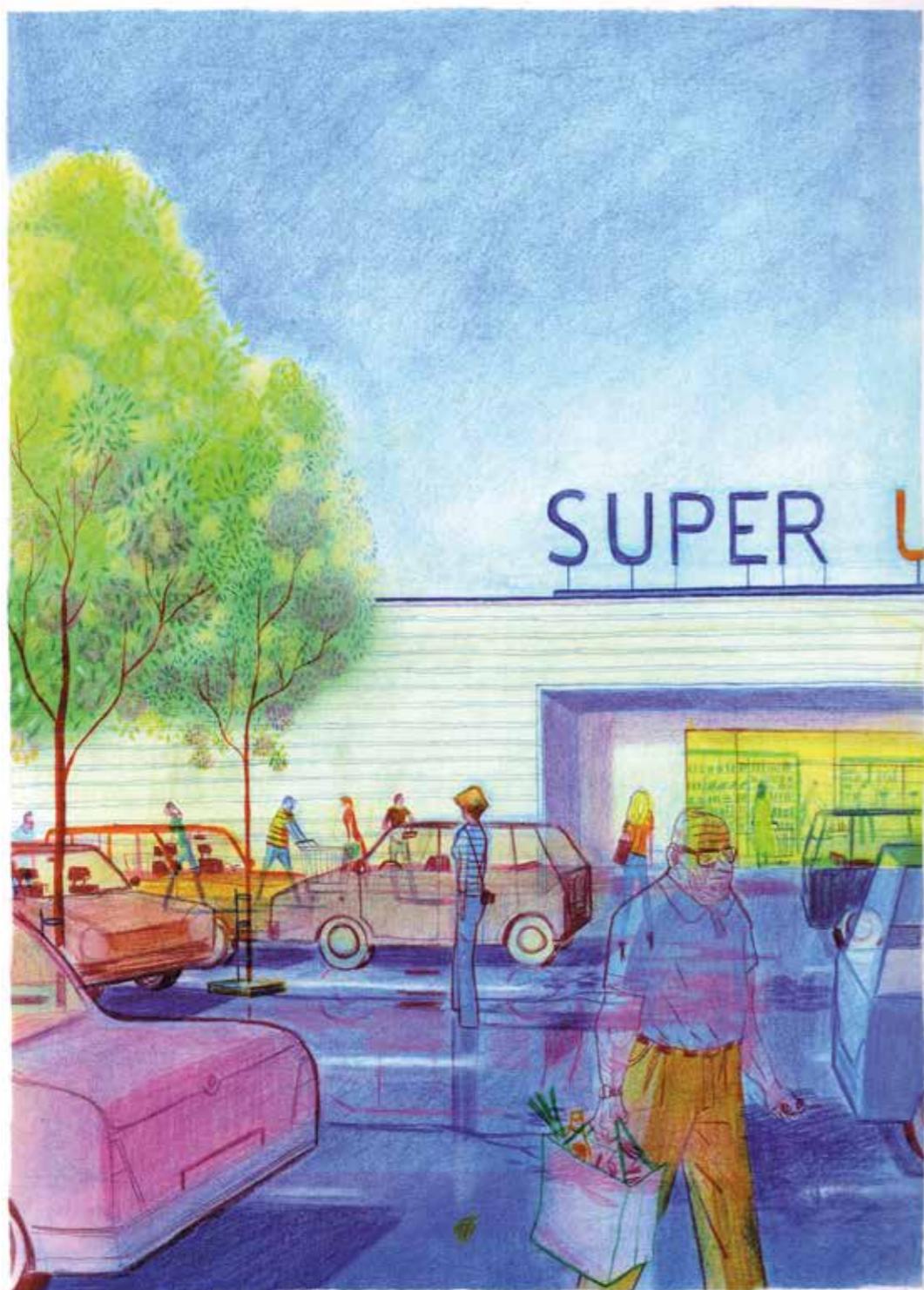


Sueurs chaudes



Mmmh





© Cyril Pedrosa - Les Équinoxes - Dupuis

Les Équinoxes

Les illusions désenchantées

« Il observe ce chassé-croisé fluide des passagers du matin, celui des gens qui ont à faire. Tous semblent portés par l'illusion rassurante d'être reliés entre eux, protégés par une loi inébranlable de la physique. Comme les atomes d'une même molécule, chacun a sa place, son rôle. »

Les Équinoxes, c'est une symphonie, un ballet, des destins qui se croisent, des gens qui s'aiment, qui se quittent, des êtres empreints de doute et de mélancolie, des combats dérisoires, des résistances utopiques, des âmes solitaires emportées par le rythme de la vie.

Le temps qui passe... trop vite
Automne, hiver, printemps, été, quatre tableaux, quatre ambiances somptueuses, de techniques différentes, de couleurs et de contrastes, c'est le chassé-croisé des lumières, des vibrations, des textures, mais aussi du rapport texte/image, à l'instar de ces pages oniriques, abstraites, composées de petites cases brunes, elles annoncent dans un rythme ciselé le monologue de la photographe. C'est bien la première fois, ou presque, qu'un auteur se risque dans cette alternance complexe mais ingénieuse où les dessins peuvent cohabiter avec la littérature, où le texte peut exister sans les images et alterner dans une conjugaison narrative d'un nouveau souffle. Séquences dessinées, pages romancées.

De spleen en combats, de désillusions en reconstructions, de convictions en inquiétudes, Cyril Pedrosa distille des personnages avec

une justesse et une sensibilité rares. Ses personnages sont bien vivants, tous à leur rythme, acteurs de la belle mascarade qu'est la vie.

64_page : Comment abordes-tu le dessin, les différentes approches techniques ?

Cyril Pedrosa : Je suis souvent en difficulté pour projeter a priori ce que je veux faire. Je ne suis pas trop capable de déterminer la direction de ce que je veux produire. J'aime utiliser les imprévus. Chercher un nouveau vocabulaire à partir de celui que je connais déjà. À partir d'un premier pas s'enchaînera la longue marche qui m'emportera vers des surprises. Rester en adéquation avec ce qui sera raconté dans l'histoire mais aussi utiliser les accidents.

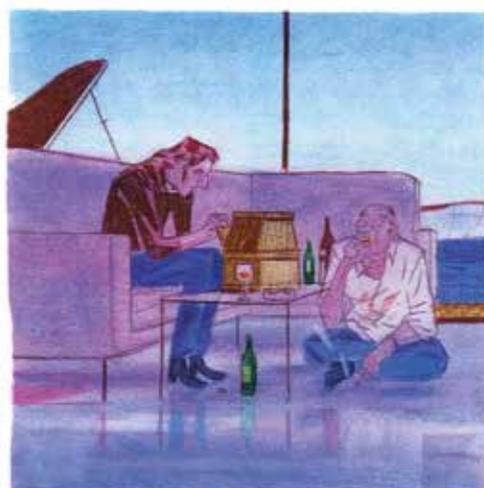
Une symphonie, des gens qui s'aiment, qui se quittent, des âmes solitaires emportées par le rythme de la vie.

64_p : Tu te laisses rebondir sur ce que tu découvres en cours de route ?

C.P. : Absolument. Les accidents sont intéressants pour sortir de ses habitudes, se mettre en danger pour découvrir de nouvelles formes.

64_p : C'est ça qui est magique dans ton dessin, il est constamment en mouvement.

C.P. : J'aime travailler de cette façon, ce n'est pas toujours très confortable, je ne sais parfois pas comment m'en sortir, mais c'est extrêmement excitant et motivant. C'est comme en



jazz, il faut improviser et savoir s'adapter pour la qualité du récit. Parfois ça marche, parfois moins. Je pense le livre comme un tout et non comme une succession d'images abouties.

64_p : Des dessins que tu retouches aussi sur photoshop ?

C.P. : Je commence toujours chaque dessin sur papier, le plus abouti possible. Les retouches sont souvent de l'ordre du contraste et sur les teintes. Je pars du principe qu'il ne faut pas recommencer une image tant qu'elle ne nuit pas à la narration. Pour l'été, les pages ont été travaillées en noir et blanc et puis retraitées en couleur suivant un principe proche de la sérigraphie. Photoshop m'a aussi aidé à trouver une manière de donner une cohérence à l'ensemble.

J'aime utiliser les imprévus. Chercher un nouveau vocabulaire à partir de celui que je connais déjà.

64_p : Le titre *Équinoxe*, c'est aussi un perpétuel mouvement, un perpétuel recommencement ?

C.P. : Au départ, le titre était *Chasseur Cueilleur*. Mais je n'en étais pas satisfait. Mon directeur éditorial, José-Louis Bocquet, non plus d'ailleurs. En général, je trouve très vite le titre, c'est lui qui me porte aussi dans l'histoire. Et cette fois, je me suis retrouvé sans titre dans les derniers mois de la réalisation. C'était perturbant. J'avais trouvé la répartition en chapitres suivant les saisons dès le début et finalement je savais qu'il me fallait trouver quelque chose qui soit proche de la temporalité humaine. *Les Équinoxes* racontent quelque chose de cyclique et induisent la tonalité du livre, un équilibre fragile entre l'ombre et la lumière.

64_p : Quel a été le point de départ pour l'écriture de l'histoire ?

C.P. : Le point de départ est venu de monologues, d'une série de textes que j'avais écrits

sans savoir où ils allaient me porter. C'était juste pour le plaisir d'écrire. Ils avaient tous en commun des moments de solitude intérieure et ce thème s'est développé. La phase d'écriture a été plus longue que d'habitude.

64_p : Ce sont des destins croisés, des tranches de vie, tous les personnages sont décrits avec une justesse incroyable. Comment arrive-t-on à ce résultat ? Tes personnages, tu les connais ?

C.P. : En effet, il faut savoir comment ils parlent, ce qu'ils pensent et comment ils vivent. Saisir cette petite part de vérité humaine, singulière et qui nous anime tous. En inventant ces personnages, il me fallait aussi les connecter, les rassembler comme on rassemble les pièces d'un puzzle. Il fallait à la



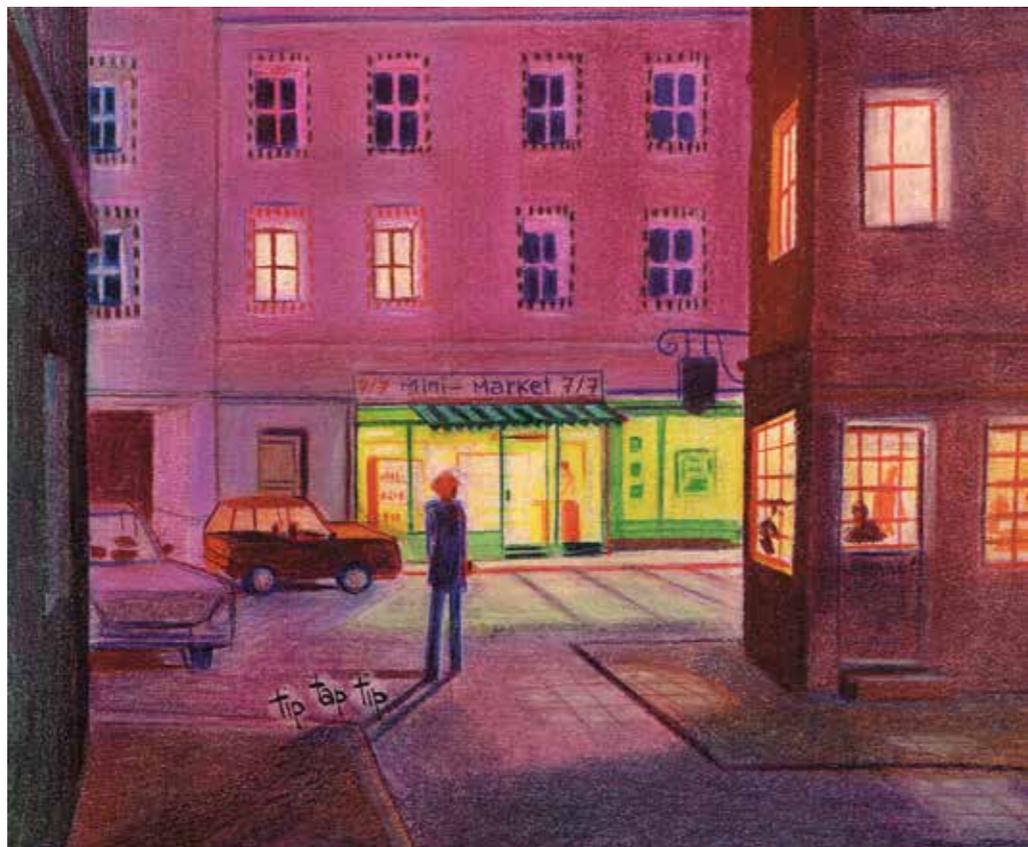
fois raconter leur solitude, mais aussi la façon dont ils sont interconnectés et les faire bouger en fonction de leur développement. Certains passages ont été modifiés en cours de réalisation. Par exemple : les deux frères, Damien et Vincent, n'avaient pas la même importance au départ. C'était le pasteur Damien qui était le personnage principal. Chemin faisant, j'ai trouvé plus intéressant de mettre Vincent au premier plan.

64_p : Oui, et ça donne une des plus belles scènes quand ils se retrouvent sur la plage la nuit et qu'ils parlent de croyances.

C.P. : J'essaie d'être juste avec chacun de mes personnages en mettant parfois mon point de vue de côté pour trouver leur logique et leur sincérité.

64_p : Pourquoi avoir choisi autant d'approches graphiques différentes ?

C.P. : La première raison, c'était la théorie qui dicte mon travail, c'était de faire en sorte que la forme soit en accord avec ce que je raconte.



© Cyril Pedrosa – Les Équinexes – Dupuis

Je ne veux pas m'enfermer dans des habitudes de dessin et je veux faire en sorte que les choix graphiques participent à la narration au même titre que tout le reste, que le dé-

il faut savoir comment ils parlent, ce qu'ils pensent et comment ils vivent. Saisir cette petite part de vérité humaine, singulière et qui nous anime tous.

coupage, que l'écriture, etc. Les quatre saisons sont comme des mouvements différents pour les personnages. À chaque saison, ils racontent quelque chose de particulier qui dévoile leur état d'esprit. Et le dessin doit suivre ces changements.

D'autre part, il y a l'envie de ne pas sombrer dans la répétition. À la fin de chaque saison, je savais que j'allais repartir sur de nouvelles pistes graphiques. Mais ça dépend toujours de ce que je veux raconter. C'est compliqué, j'essaie de les dérouter, mais pas de les perdre.

64_p : Dans cet album, il y a quelque chose de nouveau. Laisser le dessin de côté pour laisser la place à l'écrit, c'est la première fois ?

C.P. : Il y a eu *Les Enfants pâles* de Philippe Dupuis et Loo Hui Phang qui proposaient une alternance de littérature et de bande dessinée, mais sur un principe différent. Ils racontaient une histoire à deux voix et le récit passait tour à tour de l'un à l'autre. Moi, je trouvais cette combinaison nécessaire pour pouvoir raconter ce qui n'était pas possible de dire à travers le dessin et cette nécessité allait bien avec la structure du livre. Comme je commençais chaque histoire par un récit muet, je trouvais cohérent de les clore par

un récitatif. Ce qui me permettait aussi de prendre du plaisir à me confronter à des problèmes d'écriture.

64_p : La première séquence muette du livre, c'est d'emblée une forme de résistance, comme pratiquement tous les personnages qui suivent ?

C.P. : Exactement. Cette image très forte de l'enfant qui sort la tête de l'eau et qui reprend son souffle est venue très vite. Une façon de raconter l'élan vital. La difficulté qu'il rencontre n'est pas le milieu hostile dans lequel il vit, mais le fait qu'il est seul. Sa vraie difficulté est de ne pas être en contact avec les autres. Le jeu de la mise en scène est d'amener l'intrigue jusqu'au moment où il sort la tête, pour créer quelque chose comme si c'était l'humanité qui surgissait hors de l'eau.

64_p : La photographie, c'est un peu toi qui regarde les gens ?

C.P. : C'est sûr que tout auteur est un peu dans ses personnages. À travers ses monologues, je raconte des choses qui m'intéressent, qui ont à voir avec les affres de la création en général. Le sens de la vie. Les questions qui sont peut-être futiles, mais qui nous accompagnent complètement quand nous avons envie de créer quelque chose.

Elle, c'est la place de l'observateur qui essaye de saisir ce que chacun cache au fond de soi. De plus, il me manquait un fil conducteur qui me permettrait de mettre en scène ces récitatifs qui me donneraient la possibilité de raconter chaque protagoniste d'une autre manière. C'est mon amie qui m'a parlé de la photographe Vivian Maier, qui passe sa vie à construire une œuvre sans jamais vouloir en tirer aucune contrepartie. Je trouvais ça très beau et je m'en suis un peu inspiré.

64_p : Les pages qui introduisent les récitatifs sont très particulières, des petites cases brunes parfois incompréhensibles, elles fonctionnent bien dans le rythme du récit, mais on a l'impression qu'elles ne sont comprises que de l'auteur...

C.P. : Pour les réaliser, je parlais d'un élément du texte comme une pièce d'anticipation visuelle. C'est vrai, elles ne sont pas toujours très explicites, je n'ai pas réussi à aller au bout de ce que je voulais. J'espérais quelque chose de plus expressif.

64_p : N'y a-t-il pas une résonance avec les photos de la boîte à images de Vincent, celles qu'on peut voir par le trou de la serrure ?

C.P. : Je voyais ces images comme des visions fantomatiques. Ce que j'espérais, c'est un effet comme si je mettais mes phrases dans un bain photographique et qu'il révélait des images qui ne soient pas nécessairement des illustrations du texte.

64_p : Quel est le prochain projet, le prochain livre ?

C.P. : Je travaille avec mon amie sur un récit qui se passe au Moyen Âge. Un Moyen Âge revisité, bien sûr. Une femme qui tente de reconquérir son trône. L'idée est d'utiliser la fable, un conte plus proche de ce que j'ai fait avec *Les Trois Ombres*.



© Cyril Pedrosa – Les Équinexes – Dupuis

BAILLY ET FRAIPONT : le muet qui m'émeut



© Céline Fraipont et Pierre Bailly – Dupuis

Il est petit, il est poilu, c'est Petit Poilu ! Ils sont deux, ils sont belges, c'est Pierre Bailly et Céline Fraipont ! Ils vont bientôt fêter les 10 ans de leur petit héros : leur boule de poils va déborder sur le petit écran, et ça promet d'être poilant !

En septembre prochain paraîtra le 19^e tome de *Petit Poilu*. Un succès qui ne se dément pas depuis sa création dans la collection Puceron des éditions Dupuis : *Petit Poilu* est en effet le seul survivant de cette collection destinée aux enfants de 3 à 6 ans. Sa simplicité, sa régularité et l'originalité de cette BD muette sont les clés de sa réussite. Simplicité parce que les histoires de *Petit Poilu* s'inscrivent dans un carcan à chaque fois identique et bien précis, avec des ressorts comiques et dramatiques récurrents. Régularité parce que depuis dix ans, *Petit Poilu* est sorti au rythme de deux albums par an, un au printemps, un à l'automne. Et c'est beaucoup. Mais les auteurs disent avoir toujours le feu, chapeau ! Et l'inspiration aussi, puisque travaillant à domicile, leur vie de famille leur donne tous les jours matière à réflexion. Originalité car il existe peu de bandes dessinées aussi bien adaptées aux petits de par leur format, leur construction bien reconnaissable et surtout sans texte ! Pas étonnant que *Petit Poilu* serve ainsi de matériel pédagogique dans les écoles. *Petit Poilu*, c'est le fruit d'une expérience familiale toute personnelle, le troisième enfant d'un couple d'auteurs.

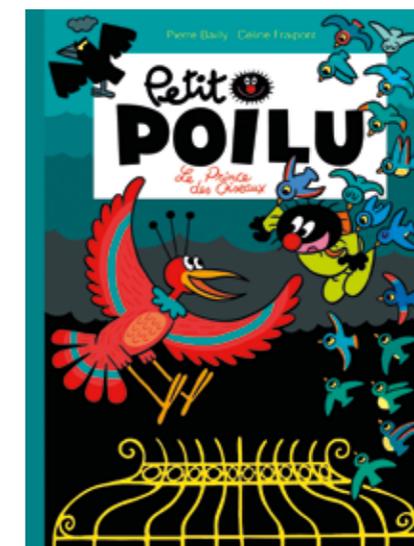
64 page : Une des difficultés pour les jeunes auteurs que nous publions, c'est souvent le scénario, c'est difficile de tenir, même quelques pages, avec un récit. Votre expérience est très intéressante, comment fonctionnez-vous ?

Céline Fraipont : Nous sommes un couple et notre petite entreprise est à domicile. Nous en parlons en permanence, les idées nous viennent à tout moment, au petit-déjeuner, devant la télé ou des questions ou les expériences des enfants, on vit avec *Petit Poilu*, ça palpite tout le temps ! En fait, je prends beaucoup de notes, dans tous les sens et nous en parlons avec Pierre. Chaque aventure de

Petit Poilu se déroule dans une parenthèse puisque à la première page, il quitte sa maison et à la dernière page, il y revient enrichi d'une expérience extérieure. Nous n'avons pas les mêmes points de vue : pour Pierre ce qui compte, et il a sans doute raison, c'est le cœur de l'histoire, ce qui se déroule à l'intérieur de cette parenthèse. C'est là-dessus qu'il faut se pencher. Après, moi, j'aime bien cette parenthèse, ce qui se passe avant et après. C'est le miroir de la vie et cela va nourrir mon récit.

Petit Poilu, c'est le fruit d'une expérience familiale toute personnelle, le troisième enfant d'un couple d'auteurs.

Pour commencer l'écriture d'un scénario, je me mets dans la logique *Petit Poilu*. Comme il n'y a ni texte ni dialogue, c'est un système où j'ouvre des portes, un fantasme visuel dans un univers qui me botte, me stimule et une fois que j'ai trouvé cet univers je m'y plonge.



© Céline Fraipont et Pierre Bailly – Dupuis

Encore inédite, la couverture du prochain *Petit Poilu*



©Céline Fraipont – Pierre Bailly – Dupuis

84

Et j'écris dans un carnet l'histoire, j'introduis des personnages dans une sorte de chemin de fer. J'ai besoin d'être stimulée par ce que j'écris. Par contre si je sens que c'est trop laborieux, que je ne suis pas sur la bonne voie, j'abandonne. Je ne force pas mon imagination si elle ne s'emballe pas. Ensuite je peaufine l'histoire avec la volonté de surprendre, d'être un peu choquant, de bousculer, les enfants adorent avoir un peu peur. Quand mon histoire est aboutie, je prends des gaufriers et mets en scène case par case. Cette étape visuelle est importante puisqu'elle me permet de voir ce qui est possible. Je vois les zones à retravailler et là c'est l'étape ciseaux, je coupe, je colle, c'est un jeu. Je construis vraiment l'histoire. Tout au long du processus, je raconte l'histoire à Pierre qui intervient aussi pour me dire si graphiquement c'est possible ou pas, et pour enrichir ma réflexion.

Pierre Bailly : Il y a une étape spécifique à la BD muette, quand Céline a choisi ce qu'elle racontait, elle doit définir comment elle le raconte. Il y a certaines séquences qui sont inracontables sans mots, par exemple les motivations des personnages doivent être visibles. On ne peut pas travailler avec des personnages dont les émotions sont illisibles. L'autre difficulté est de savoir si cette émotion est dessinable. Dans mes cours de BD, je vois souvent que mes étudiants sont tout de suite dans la mise en scène, ils ne prennent pas le temps du recul, de mettre à plat leur récit. Pour faire une comparaison musicale, je dirais qu'ils font directement une *jam* sans passer par l'étape de la composition, il faut bien faire la différence entre ce qu'on raconte et comment on le raconte, entre ce qu'on veut dire et comment on le dit. Avec les étudiants on est toujours confronté au rythme de l'année



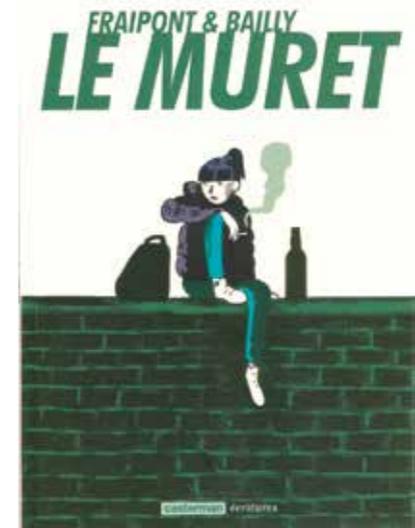
scolaire, les étudiants n'ont pas le temps de prendre du recul, de laisser l'histoire mûrir.

64_p : Vous avez tenté, avec succès, une bande dessinée plus adolescente avec *Le Muret* : un beau roman graphique en noir et blanc sur la solitude et le mal-être d'une toute jeune fille. Pour ce livre, même s'il y a des dialogues et du texte, vous utilisez aussi beaucoup le muet...

C.F. : Rosie vit un drame que tout le monde peut vivre, elle se sent seule, abandonnée. C'était intéressant de faire passer cette solitude auprès du lecteur. C'était essentiel de faire passer ces moments suspendus où il ne se passe rien, ou presque, au point de vue action : tout se passe dans la tête de Rosie. Dans les séquences sans dialogue, on la voit confrontée à elle-même. *Le Muret*, c'était une façon de sortir de l'univers enfantin et de nous confronter à un autre univers, comme

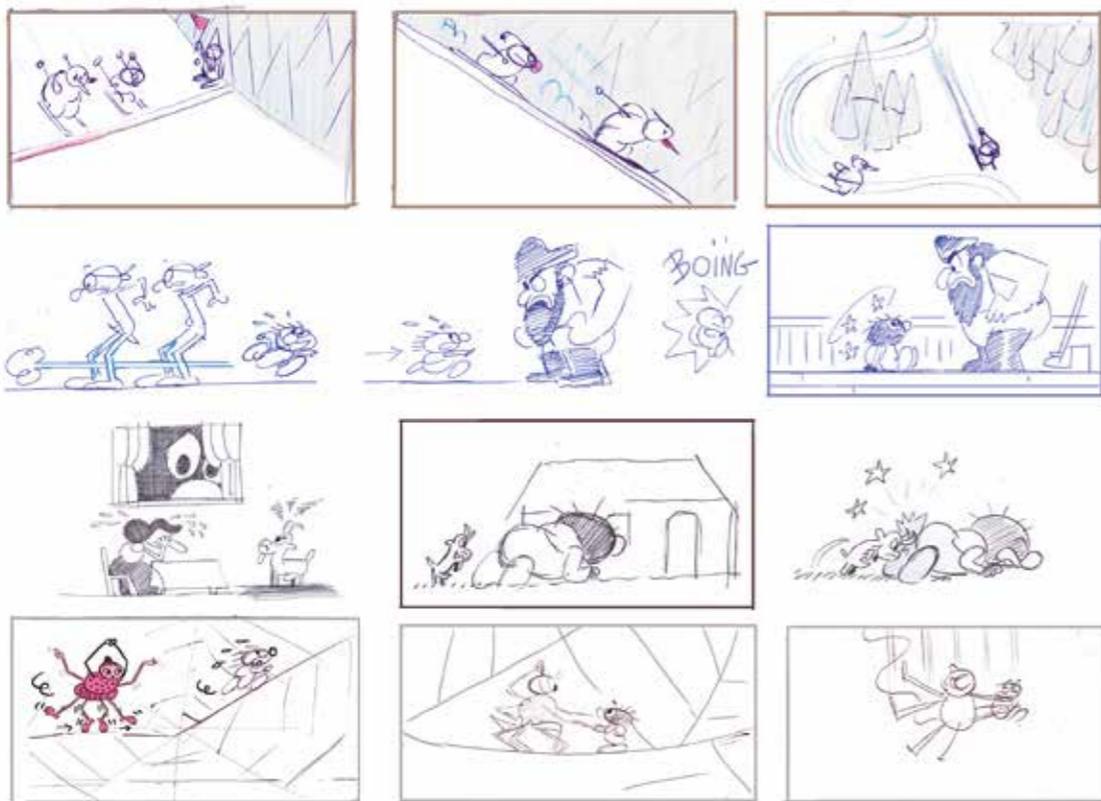
une pause, une récréation. Cela nous ouvre aussi sur des perspectives nouvelles, il y a *Petit Poilu* et de nouveaux mondes à explorer. J'ai un scénario quasi terminé pour une histoire en couleur, mais il est en attente. Le projet audiovisuel ne nous donne pas le temps de le développer. Pierre travaille super bien la couleur, ce sera donc défi à relever.

il faut bien faire la différence entre ce qu'on raconte et comment on le raconte, entre ce qu'on veut dire et comment on le dit



© Céline Fraipont – Pierre Bailly – Le Muret – Casterman

La consécration ? Passer à l'animé. Une évidence pour ce personnage universel capable de traverser toutes les frontières, celles du papier mais aussi celles de la Belgique et du monde francophone. C'est un travail de longue haleine pour les auteurs puisque le premier teaser de *Petit Poilu* animé est sur Youtube depuis 2011 ! Toute une série d'épisodes est prévue pour la télé belge et française, des épisodes muets bien sûr, à l'image de la *Petite Taupe* de Zdenek Miler. Du vrai cinéma muet qui captive les plus jeunes. Installez des en-



fants devant *Laurel et Hardy* pour voir ! Cela demande un certain savoir-faire que de donner la parole aux images... Et ce n'est pas parce qu'on est muet qu'on n'a rien à dire !

64_p : Vous n'avez jamais eu envie de faire parler *Petit Poilu* ?

C.F. : Les enfants ont bien compris que ce n'était pas un personnage muet, ils n'ont tout simplement pas accès au son, on l'a coupé. S'il y a une explosion, les personnages se bouchent les oreilles : il y a donc une bande son que les enfants n'entendent pas mais qu'ils devinent. L'exercice du muet est passionnant. On doit réussir quelque chose sans les mots. Il y a une magie qui d'office doit être ludique.

64_p : Vous avez d'ailleurs un projet audiovisuel pour la télévision.

C.F. : Les premiers épisodes doivent sortir en septembre. C'est une aventure difficile qui

nous prend beaucoup de temps puisqu'on a voulu être très présent sur le projet. Les 20 tomes parus seront adaptés, mais il y a des scénaristes qui doivent écrire d'autres épisodes : il va y avoir 78 épisodes et je ne peux pas tout écrire. On est confronté avec la directrice d'écriture à la problématique du muet : il y a beaucoup d'histoires qui tiennent comme ça à la lecture mais pas en muet. On s'arrache un peu les cheveux avec ça.

P.B. : Ce n'est pas qu'une configuration artistique. Les productions sont très calibrées. Généralement je déteste toutes les séries animées qui sont dérivées de bandes dessinées... j'espère qu'on va s'en sortir avec *Petit Poilu* ! Souvent dans les séries télé les dialogues servent à rattraper la sauce, mais dans le muet, sans les images, on ne comprend rien. On ne peut pas se permettre d'avoir une seule seconde où l'image n'est pas narrative.

Les motivations, les gestes, les regards des personnages, tout doit avoir du sens.

64_p : Et si on vous propose un long métrage, vous fuyez en courant ou vous dites pourquoi pas ?

C.F. : Euh, là, maintenant, moi là je fuis ! C'est interminable, sans entrer dans les détails. Depuis un an j'ai de la difficulté à entrer dans une bande dessinée. Je pense que c'est lié au projet audiovisuel, je lis énormément de scénarios chaque jour qui ne sont pas toujours bons, et j'ai du mal après à me remettre dans d'autres histoires.

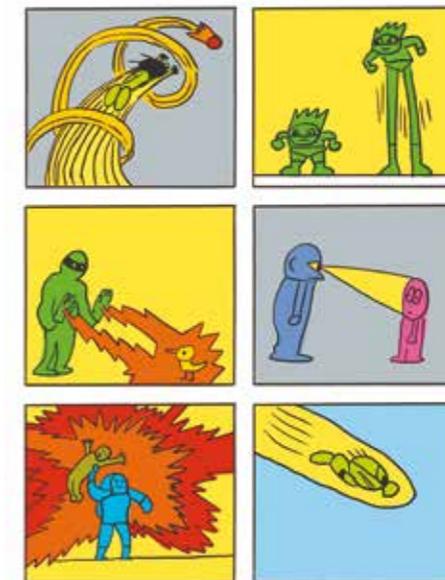
**On ne peut pas se
permettre d'avoir une
seule seconde où l'image
n'est pas narrative.
Les motivations, les
gestes, les regards des
personnages, tout doit
avoir du sens.**

P.B. : Moi je lis pas mal de BD mais mes goûts sont de plus en plus pointus. J'adore le boulot d'Adrian Tomine que Céline m'a fait découvrir. Son parcours est génial. Son dernier livre *Les Intrus* est fascinant, il simplifie son trait et devient de plus en plus proche du trait d'Hergé, il raconte de mieux en mieux. La bande dessinée française est assez fatigante. C'est une BD classique qu'on n'arrive plus lire.

C.F. : C'est vrai qu'on est plus tourné vers les américains et les japonais. On a adoré quand même *La Favorite* de Matthias Lehmann, qui était nommé à Angoulême cette année. Mais le fait d'en faire et d'en lire, on sature.

P.B. : J'ai relu récemment les bouquins de Sempé et de Schulz, des choses de base. Comme tout le monde on est un peu perdu face à la masse de livres publiés, et par les séries qui sont reprises pour des raisons mer-

cantiles. Mais on est très idéaliste dans notre manière de fonctionner, et après tout ce ne sont que... des livres.



Pierre et Céline ont encore bien des projets dans leurs cartons : du *Poilu*, de la BD, de l'illustré, pour les enfants et pour les grands... Encore beaucoup de travail et de patience pour mettre le dessin animé sur les rails, notamment au niveau de la musique, unique bande-son qui a son importance et qui va changer beaucoup les auteurs de l'univers de la BD (un peu d'air!). Et aussi toute la machine médiatico-merchandising à mettre en place, sans en faire trop car *Petit Poilu*, sans être moralisateur, essaie de transmettre une certaine idée de l'humanité. On ne verra donc pas poindre son petit nez rouge sur les gobelets de *Quick*, merci ! D'ici peu, Pierre et Céline retourneront, avec plaisir, à leurs plumes et pincesaux de tous poils.

Dernière publication :

Le Muret - Casterman (2014)

Petit Poilu T18 - Dupuis (novembre 2015)

Petit Poilu T19 - Dupuis (septembre 2016)

La femme assise

Copi, l'homme debout

Rarement dans l'histoire de la Bande dessinée une série fut autant controversée. Pour certains il s'agit d'un chef-d'oeuvre, pour d'autres une imposture. Un demi-siècle après sa création, *La femme assise* de Copi fait encore polémique.

Nous sommes en 1965. À peine installés, les supermarchés self-service modifient les relations aux choses et aux personnes. Les nouvelles centrales nucléaires offrent une énergie abondante, sûre, peu chère. Les usines tournent à plein régime et le chômage n'existe pas. La voiture devient symbole de liberté, les mini-jupes fleurissent à chaque coin

« Triste époque que celle où il est plus difficile de briser un préjugé qu'un atome ».

de rue et la pilule accorde leur liberté sexuelle aux filles. Le mot sida n'est pas encore inventé. Bientôt, on parlera du *flower power*, de l'amour libre, de *Lucy in the sky with diamonds*, etc. Toutefois, tout n'est pas aussi rose car quelques vilains points noirs pourrissent cette vision idyllique. La secousse de Mai 68 se prépare, un mal de vivre général gangrène les corps et les esprits. Jean-Marc Reiser dira bientôt qu'on n'a jamais été aussi proches du bonheur, et que pourtant

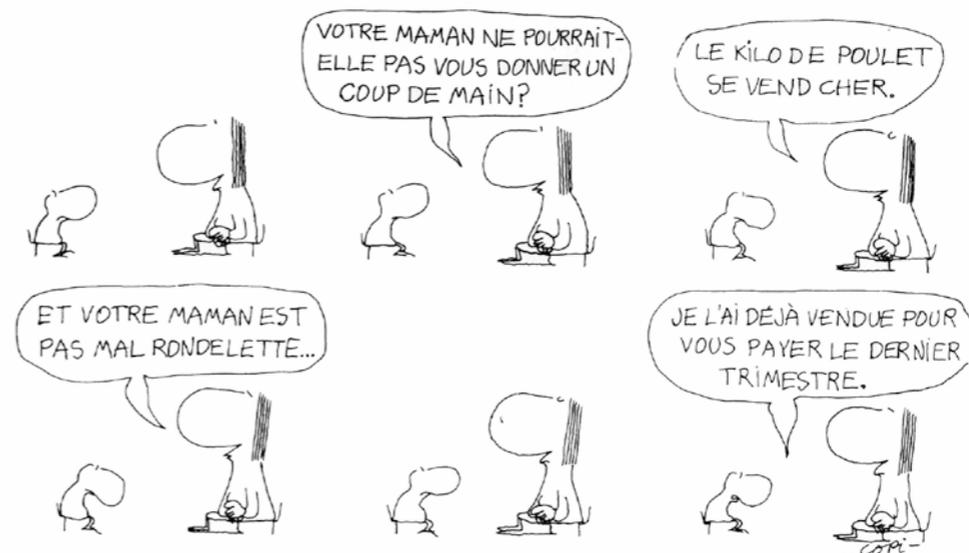
on s'emmerde. C'est aussi ce que constate Jean-Jacques Sempé qui, dès 1964, dessine le mythique *Saint-Tropez*. En 1971, dans *Le Nouvel Observateur* (qui publie *La femme assise* de Copi depuis six ans), 343 femmes célèbres signent le *Manifeste des 343*, où elles reconnaissent avoir avorté, s'exposant ainsi aux pires ennuis car, à ce moment, la pratique est toujours punissable d'emprisonnement. Signe des temps, le *Manifeste des 343* se fait mieux connaître sous le nom *Manifeste des 343 salopes* dont l'affuble Charlie Hebdo. Pour le dire d'un mot, l'évolution des moeurs ne suit pas le progrès matériel, à l'image de la fameuse formule d'Albert Einstein : «Triste époque que celle où il est plus difficile de briser un préjugé qu'un atome».

Arrivant de son Argentine natale via Haïti et New York, Copi débarque en France avec l'espoir d'y vivre sa passion, le théâtre. Comme il ne parle pas suffisamment bien la langue du pays et qu'il faut bien vivre, il dessine. Malgré le savoir et l'expérience de son auteur, *La femme assise* ignore la plupart des conventions qui font la tradition théâtrale, par exemple les effets de mise en scène, d'éclairage, de décor, d'accessoires, de costume, du jeu d'acteur, la manière d'interpréter le texte, etc. Et même les effets de dessin, via l'absence de case, ou de toute virtuosité graphique et autres morceaux de bravoure. C'est un des miracles du théâtre, et de la case dessinée. Par exemple, lorsque Moïse hèle la foule qui l'accompagne en regardant vers les

coulisses, le public y croit tant le cadre scénique ou la gouttière blanche qui sépare deux cases jouent leur rôle de coupure arbitraire. *La femme assise* ne regarde jamais le lecteur-spectateur dans les yeux, parce que son regard est comme atrophié, et qu'elle parle de profil à un interlocuteur... absent ou dont on ignore s'il est vrai ou fruit de son imagination. Avec *La femme assise*, Copi crée un théâtre et un dessin vidés de tout, parce que revenus de tout, ils ont perdu leurs illusions dans un médium qui ne vit que par l'illusion. Anonyme : jamais nous ne connaissons le nom de cette actrice à rebours, figée, statique, tout le contraire de *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix qui montre une héroïne, debout, poitrine au vent, énergique meneuse de révolution qui galvanise et montre l'exemple en montant au front. Faire appel aux chefs-d'oeuvre du 19^e siècle à propos de *La femme assise* de Copi n'a rien de péjoratif. Ils permettent simplement d'évaluer le cheminement (et peut-être l'inversion) de valeurs culturelles et sociales, des moeurs. Car la pose de *La femme assise* est pareille à celle du *Penseur* de Rodin qui, la tête appuyée sur la main, médite lourdement sur le destin de l'humanité. *Le Penseur*, avait d'abord été inti-

revenus de tout, ils ont perdu leurs illusions dans un médium qui ne vit que par l'illusion

tulé *Le Poète* car il s'agissait d'une évocation de Dante Alighieri dont *La Divine Comédie* avait inspiré le sculpteur. On devine que de puissantes angoisses métaphysiques traversent ses pensées à l'image de ce corps de colosse. Si l'on tient le même raisonnement pour *La femme assise*, elle ne sera athlétique ni de corps, ni d'esprit, ni même poète, car elle jaspine. *Le Penseur* médite devant les portes de l'enfer, mot qui évoque immédiatement la phrase de Jean-Paul Sartre : « L'enfer c'est les autres ». Là-dessus, *La femme assise* semble assez d'accord, elle qui ne croit à rien ni à personne, qui soliloque de vagues amertumes en brumeuses considérations. Ne reste-il donc que de superficielles tirades de textes enfermés dans leurs bulles ? Il suffit de les lire sans les images pour constater qu'il n'en est rien. Et là réside une des particularités de cette série : l'image si peu narrative, statique, répétitive, est pourtant indispensable, avec ses blancs, ses passivités,





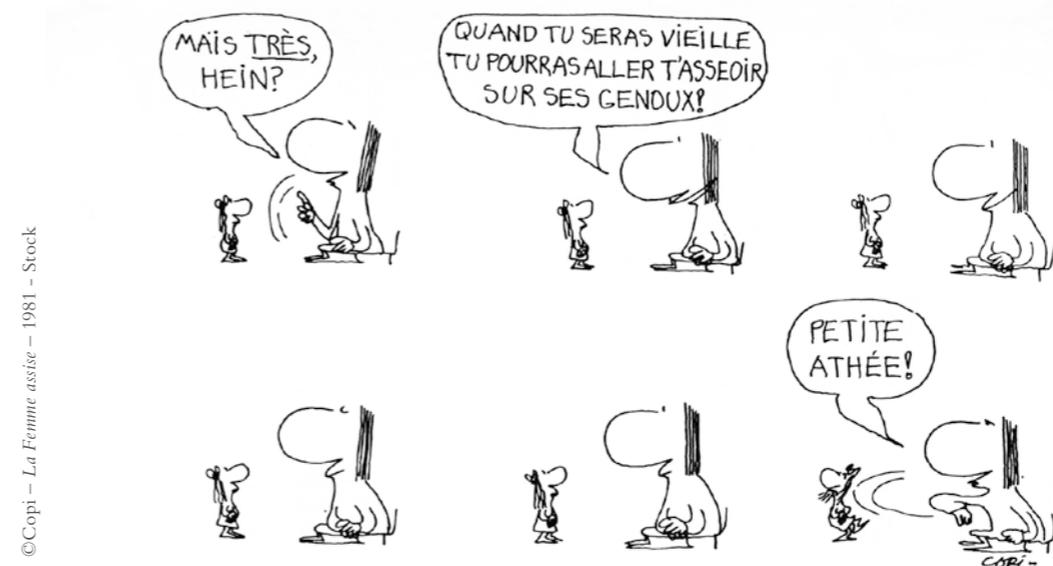
© Copi – La Femme assise – 1981 – Stock

ses suspensions, ses lenteurs, son ennui. Transgénérationnelle, *La femme assise* est à la fois mère et fille, grand-mère et petite-fille. Ses discours combinent indifféremment passé, présent, futur, et sont émaillés de longues pauses qui marquent le temps qui passe, qui lasse, qui casse. À l'âge du Concorde, il lui arrive de deviser avec un limaçon en un décalage total du texte à l'image. C'est parce que cette BD interroge le temps, celui de la vie autant que celui du médium dessiné, qu'elle restera probablement, au-delà des contenus, un moment incontournable de la BD.

C'est parce que cette BD interroge le temps, celui de la vie autant que celui du médium dessiné, qu'elle restera probablement, au-delà des contenus, un moment incontournable de la BD.

Copi imaginait trouver en France le pays de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Sa déception est immense parce qu'il découvre une nation engoncée dans ses lois autant que dans ses moeurs et préjugés. Il prend le parti d'en rire, mais pas de franche et bouffonne rigolade comme Jean Poiret le fait quasi au même moment avec *La Cage aux folles* qui utilise les plus outrancières ficelles du théâtre de boulevard. *La femme assise* adopte le régime du désenchantement. Vivre au grand jour une sexualité hors des normes les plus conventionnelles n'est pas simple dans la France d'alors, l'interruption volontaire de grossesse ne sera admise qu'en 1974, neuf années après l'apparition de *La femme assise*, et le mariage gay en 2013 après avoir attendu près d'un demi-siècle encore !

Il n'en reste pas moins que c'est le dessin qui lui montrera le chemin vers le théâtre. En effet, *La femme assise* et les petits personnages qui lui font face évoquent déjà le théâtre de l'absurde avec son décor minimaliste, son immobilité, sa mise en abîme des silences et soudain cette réplique impromptue quasi dépourvue de sens qui fait basculer le tout dans un monde qui ressemble étonnamment au nôtre (ou, souvent aussi, hélas, à celui de Christine Boutin ou de Nadine Morano !)

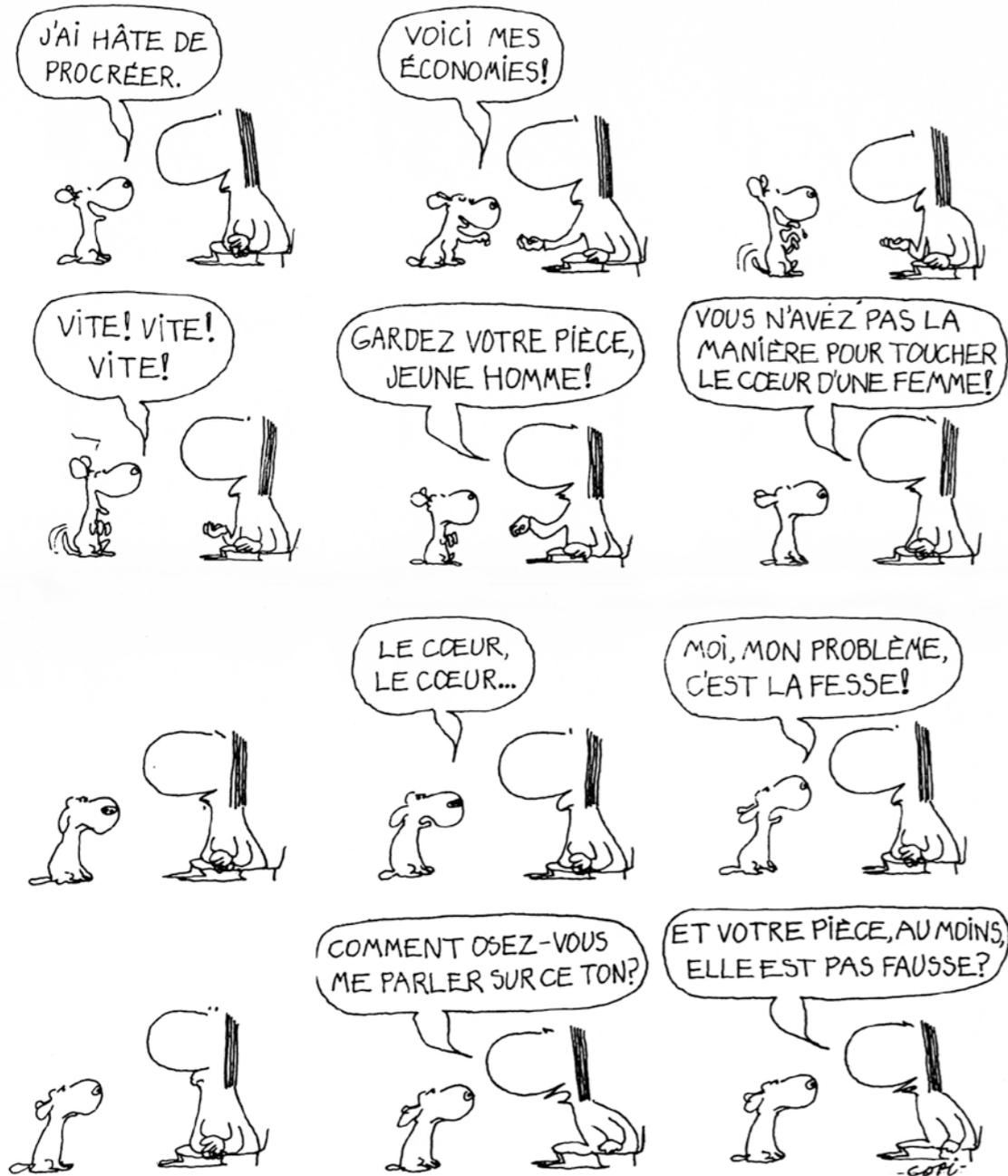


© Copi – La Femme assise – 1981 – Stock

Beaucoup d'écrivains d'origine étrangère (n'en déplaise à la dame assise) trouvent à Paris et dans la langue française l'espace qui, souvent, pour différentes raisons, leur est refusé chez eux. Ainsi, les années 1950 ont vu se transformer le théâtre qui allait rompre définitivement avec les conventions théâtrales, et donc avec le statu quo, créant de la sorte un terreau fertile pour *Mai 68*. *En attendant Godot* de Beckett, *Les bonnes* de Genêt, *La cantatrice chauve* d'Ionesco balaient les a priori, les clichés et autres préjugés véhiculés par la langue de Molière. C'est dans cette effervescence que Copi débarque dans la Ville Lumière en vue d'accomplir son destin de comédien. Il y croisera Lavelli, Jodorowsky, Arrabal, Arias, Savary, Platé et d'autres artistes latinos établis eux aussi à Paris et avec qui il monte ses pièces de théâtre et ses happenings. La langue de Rabelais les adoptera tous et vice versa : « Je m'exprime souvent dans ma langue maternelle, l'argentine, souvent dans la langue maîtresse, le français. Pour écrire ce livre, mon imagination hésite entre ma mère et ma maîtresse », écrit-il dans un de ses cahiers. Le théâtre de Copi est d'un baroque transgressif haut en couleur et foisonnant de dérision. La légende dit que sa première pièce, *La Journée d'une rêveuse*

(mise en scène par Lavelli en 1967), aurait d'abord été dessinée suite à une commande de mise en scène pour *La femme assise* : il aurait remis la série de dessins à Jorge Lavelli en lui demandant s'il pensait que cela pouvait faire une pièce !

Très vite, certains ont vu en lui un nouveau Feydeau : du boulevard, donc. Oui, mais alors du « boulevard périphérique », car Copi nous entraîne dans un monde de travestissement où, bien que tourné en dérision, le tragique n'en demeure pas moins tragique, nous sommes bien loin du vaudeville et de la comédie légère du boulevard ! Le travestissement dans son théâtre est quasi idéologique car il semble agir comme une remise en cause de la langue, des conventions (et des convictions !), du pouvoir, du statu quo, etc. C'est d'une grande solitude dont il nous parle. Le langage cru et rustre, l'injure à répétition et la grossièreté exploitées dans ses pièces ne sont-ils que des prétextes rabelaisiens pour mieux faire passer une certaine vision humaniste du monde ? Car, chez Copi, nous ne sommes pas dans l'univers de la tolérance, ni de l'assimilation, ni de l'intégration, mais bien dans celui de la différence à l'état pur. Et qu'est l'humanisme si ce n'est cette revendication de la différence, c'est-à-dire de l'épa-



©Copi - La Femme assise - 1981 - Stock

nouissement de l'être humain dans ce qui le fonde comme être singulier et intelligent ? On raconte qu'à une « femme assise » qui lui demandait pourquoi, dans ses œuvres, il y avait tant de drag-queens, d'homosexuels, de paumés ou de toxicomanes, il aurait répondu : « Mais il y a déjà tant de gens normaux dans le monde ! ».

Néanmoins, Copi n'était pas un idéologue et encore moins un militant, il n'aimait pas imposer une opinion ni une vision du monde, à tel point que pour parler de ses œuvres il commençait souvent par « Le sujet... s'il y en a un... » de sorte qu'il nous a laissés libres de voir, d'écouter, de lire ou de sentir ce que

*La femme assise, lourde
et peu séduisante mégère
au gros nez et aux
cheveux gras prend le parti
des paumés affectifs,*

bon nous semblait. Copi incarnait la poésie, la liberté, la différence, la provoc... mais ces mots restent peu de chose finalement au vu de l'œuvre monumentale et riche que nous lègue l'Argentin de Paris, cet artiste polyvalent qui vint du dessin et de l'écriture brûler les planches de Saint-Germain-des-Prés. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, peu importe, le fait est que la France lui doit une fière chandelle, car c'est en partie grâce à Copi qu'elle est un peu moins rance aujourd'hui...

Il n'avait d'ailleurs pas hésité à faire une intrusion pétillante dans le monde publicitaire et de la mode avec le fameux « C'est fou... » de Perrier qui a marqué les mémoires. À l'inverse, *La femme assise*, lourde et peu séduisante mégère au gros nez et aux cheveux gras prend le parti des paumés affectifs, des

©Copi - La Femme assise - 1981 - Stock



laissés-pour-compte de la frime issue de l'abondance consumériste. Elle sait que, partout et de tout temps (sauf en Bande dessinée), il y a plus de perdants que de gagnants, et que depuis des millénaires il n'y a rien de neuf à l'ombre des pyramides. Et que si l'on ne considère pas la foi qui soulève les montagnes, tout idéalisme et tout optimisme se racrapotent aux mots perchés aux portes de l'enfer : « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance ».

Papier-culte

Laissez parler les p'tits papiers, à l'occasion papier chiffon, puissent-ils un soir papier buvard, vous consoler... Qu'il soit à fleurs, de riz, toilettes, carbone, glacé ou tue-mouches, le papier se révèle indispensable à notre culture. Et essentiel à la bande dessinée.

C'est un sujet de discorde à la maison : la place que prennent mes livres. On vient de déplacer toutes mes BD, et ça a pesé aussi lourd dans les bras que dans la conversation. Je dis souvent, pour rire, qu'on va finir par marcher dessus, mais encore un peu et ce sera une solution à envisager. Pourtant j'estime être raisonnable : je ne garde que les livres que j'aime vraiment, pas ceux dont le dos rend bien dans ma bibliothèque ou que je suis sûre de ne jamais lire ou relire. Je mets à la rigueur de côté ceux que je crois pouvoir aimer et/ou comprendre plus tard, car il en est de la lecture comme de la gastronomie : les goûts évoluent. Malgré ça, les bibliothèques prennent un air penché qui me fait demander si on ne devrait pas les accrocher aux murs, lesquels disparaissent progressivement derrière mes bandes dessinées, et je crains le jour où je devrai négocier une fois de plus l'achat d'un nouveau meuble avec ma tendre moitié. Donc, mes BD remplissent peu à peu la maison. Comme disent mes beaux-parents, ça peut toujours servir en cas de panne de chauffage, ah ah. Au début, ça faisait joli, ensuite ça faisait intello (et pourtant, c'est pas la Pléiade!), maintenant ça commence à faire peur. Du coup, je râle un peu moins quand je reçois des services de presse en pdf. Sûr que ça prend moins de place à la maison, et encore plus sûr que le budget Presse des éditeurs s'en trouve allégé. Mon confort de lec-

ture aussi, soit dit en passant. *Les Équinoxes* de Pedrosa en pdf, 336 pages sur mon écran, bonjour le plaisir du livre, et merci d'envoyer l'aspirine avec. Sans parler des lunettes que j'ai la chance de ne pas encore porter. J'ignore si le projet de lecture case par case, adapté pour la lecture sur smartphone, s'est concrétisé, mais j'espère que non, ou alors seulement pour des strips. J'ai quand même de gros doutes sur l'avenir de la bande dessinée numérique... L'édition spéciale des *Équinoxes* avec frontispice sur papier d'art, ils l'envoient aussi en pdf ? Ouh, je suis mauvaise langue, mais on ne m'ôtera pas de la tête que les livres, et en particulier la bande dessinée, c'est le culte du papier. Un gros culte pour certains d'ailleurs, si on en croit les hordes de collectionneurs qui hantent toute bonne librairie BD qui se respecte. Un culte aussi pour les auteurs, dont la reconnaissance pour beaucoup passe par l'imprimerie : les classiques sont réédités en version augmentée, et pour les jeunes blogueurs, l'idée, c'est de crever l'écran, pas l'inverse. Alors, ok, du point de vue éco... logique, c'est pas terrible, surtout pour les éditions augmentées, il va falloir planter quelques arbres en plus. Aussi, merci aux attachés de presse qui m'envoient leurs romans par mails, mais jamais leurs albums pour enfants et leurs BD. Preuve supplémentaire que les images, pour être lues, ont besoin du papier.

Difficile de faire l'éloge du livre objet, du livre papier, sans taper – un peu – sur le numérique et passer pour une réactionnaire. Surtout quand j'avoue que ça encombre, et que... *c'est pas donné, papier-monnaie*. Mais avec des bouquins comme ceux de Pedrosa, je veux sentir le poids du livre dans mes mains, et son odeur indescriptible de neuf, pouvoir m'attarder sur ses aquarelles, et à la fin le refermer et passer lentement ma main sur la couverture, le temps que les images et les mots aient fini de m'imprégner. Et, accessoirement, l'emmener au jardin dès les premiers rayons chauds du soleil, pour une nécessaire relecture. Déménager des livres, c'est physique. La lecture aussi.



Je pense souvent à cette pub où un geek, en panne de papier toilette, se voit refiler par sa femme une tablette numérique pour pallier ce manque. Le papier, quoiqu'on en dise, a encore un bel avenir devant lui. Dans les toilettes, dans l'édition, et même dans la presse, qu'on a enterrée un peu vite à mon avis. La

mode en ce moment, c'est les tables en formica, le sol en carreau de ciment, le nœud papillon, les longues robes fleuries, la musique des sixties... Ringard, le papier ? Non ! Rétro, vintage, tout ce qu'on veut, mais résolument à la page.

Coloc' Aimée de Jongh

Si l'on aborde le sujet des strips quotidiens, quelques références incontournables nous viennent rapidement à l'esprit : les parties de baseball de *Charlie Brown* et les *Peanuts*, *Calvin* et sa peluche *Hobbes* – un véritable tigre pour le petit garçon – ou un gros chat orange friand de lasagnes... Tout le monde connaît ces personnages! Depuis des années, leurs aventures sont publiées et republiées dans les journaux du monde entier.

Mais au-delà de ces icônes du genre, des auteurs locaux produisent également des strips dont les héros deviennent des vedettes de façon plus régionale. Récemment, les 50 ans d'une petite fille qui pose des questions gênantes aux adultes, sur fond de dictature en Argentine, ont fait redécouvrir *Mafalda* au grand public. Au Royaume-Uni, Posy Simmonds a chroniqué pendant des années la vie de *La famille Weber*, avec un humour marqué par une fine satire sociale. La liste d'auteurs devenus classiques – ou appelés à le devenir! – est longue.

En Flandre et aux Pays-Bas, le strip quotidien a toujours eu un statut à part.

Aux Pays-Bas et en Flandre, les strips quotidiens ont toujours eu un statut à part. Si nous connaissons *Bob et Bobette* surtout sous forme d'albums, leurs aventures étaient et sont toujours prépubliées sous la forme de strips quotidiens dans le journal *De Standaard*. Leur conception est d'ailleurs fortement mar-



© Coloc' T2, No problemo - Editions Kramiek

quée par ce format. Souvent, les histoires sautent du coq à l'âne: il fallait improviser au jour le jour, même si la divine inspiration faisait défaut. Le rythme de publication est effrayant: deux strips par jour, douze par semaine, quatre albums par an, depuis plus de 70 ans! Mais à côté des feuilletons, les strips, ce genre qui fait sourire ou pleurer le plus grand nombre au petit déjeuner ou pendant la navette quotidienne, ont toujours eu leur place. Malgré les contraintes inhérentes au genre, de jeunes auteurs continuent à relever le défi: passionner les lecteurs au jour le jour, et vivre soi-même au rythme d'une deadline quotidienne.

J'aime m'imaginer l'instant où l'éditeur d'un journal a devant lui le portfolio d'un auteur avec une proposition de nouveau strip. Est-ce un strip qui colle avec l'actualité et les mentalités d'aujourd'hui? Offre-t-il au lecteur, facteur essentiel, la possibilité de s'identifier? L'humour est-il présent et suffisamment universel? Son journal prendra-t-il le risque de libérer une place dans ses colonnes, et ceci pour des mois, des années? C'est un moment magique qui ressemble à une demande en mariage.



© Coloc' T2, No problemo - Editions Kramiek



C'est précisément ce qui est arrivé à Aimée de Jongh (°1988), une auteure hollandaise qui a commencé à publier dans l'hebdomadaire *Kits* à 18 ans, avant d'obtenir cinq ans plus tard une publication quotidienne dans le *Métro* hollandais, le journal des navetteurs.

Bob et Bobette sont prépubliés depuis plus de 70 ans au rythme de 2 strips par jour.

Son strip *Snippers*, traduit *Coloc'* en français (Éditions Kramiek), met en scène Aimée et son colocataire Stef et décrit leurs joies et tracas de tous les jours. De Jongh s'amuse à se mettre en scène : sa protagoniste homonyme

est une dessinatrice qui se bat avec les deadlines, mais elle est en même temps « the girl next door » qui prend un malin plaisir à souligner les travers de notre société 2.0. Aimée de Jongh, par l'entremise de son double de papier, fait surgir l'humour du quotidien, là où le lecteur, privé de cette fantaisie, ne l'aurait pas vu.

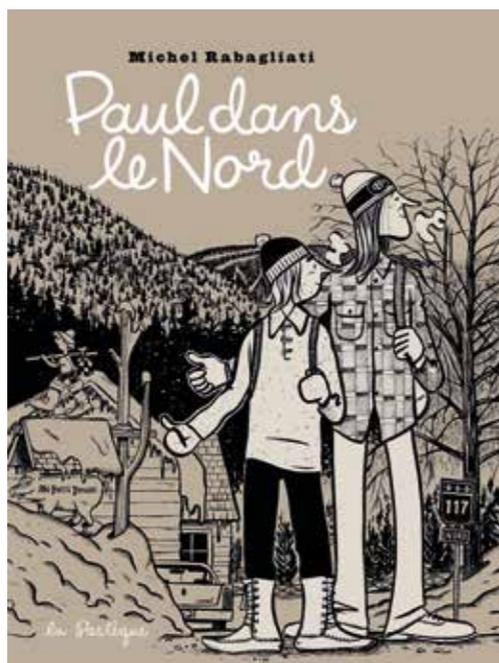
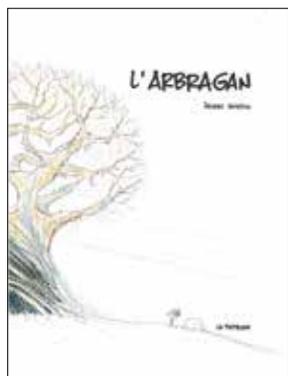
Parmi de multiples projets allant de l'illustration à l'animation et même un roman graphique publié en français chez Dargaud (*Le retour de la Bondrée*, 2016), De Jongh garde depuis cinq ans le cap dans *Métro*, à la manière de Vandersteen. Sa recette? Un humour imprévisible, sans prétentions, adapté à son époque et servi par un graphisme personnel et fluide.



© Coloc' T2, No problemo - Editions Kramiek

La Pastèque :

éditeur d'art, tabarnache!



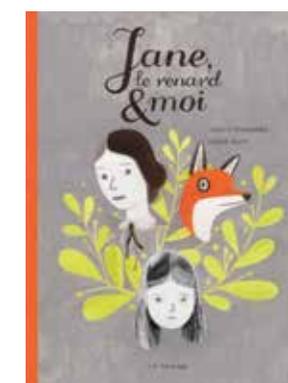
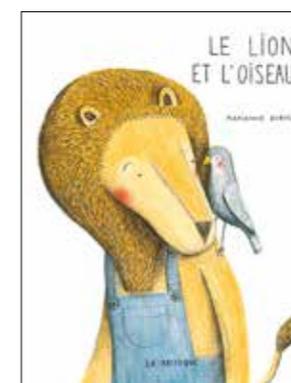
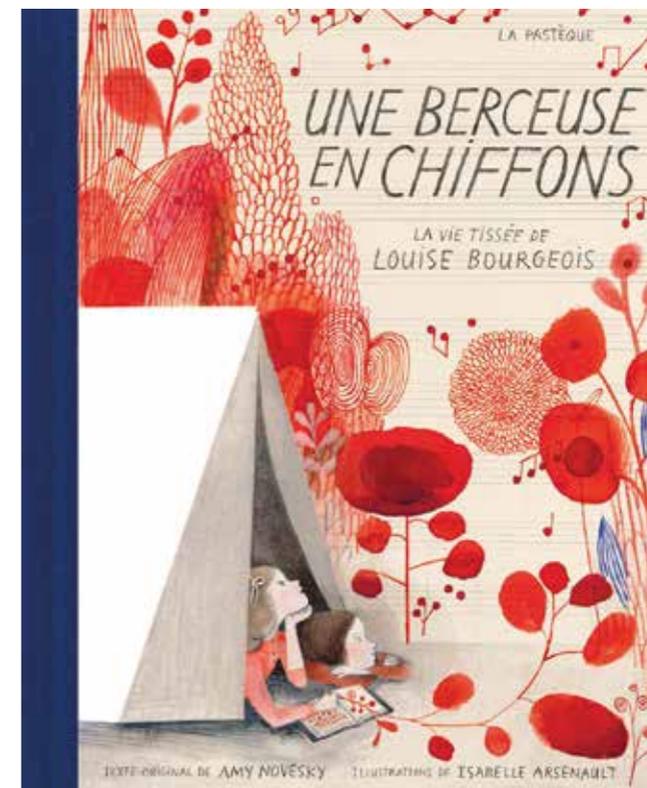
La Pastèque fête ses 18 ans cette année. C'est une phrase que je n'aurais jamais pensé écrire un jour. 18 ans, c'est le bel âge, c'est la majorité : on est assez grand pour s'assumer, assez fort pour se lancer dans de nouvelles expériences. C'est le début de la maturité, mais avec encore pas mal de jeunesse pour oser, et cela résume bien l'esprit de la maison d'édition qu'est La Pastèque.

Car leurs livres sortent toujours de l'ordinaire, tant par le fond que par la forme. Le catalogue, actuellement, compte plus de cent bandes dessinées et plus de trente livres pour enfants. Ce qui fait de La Pastèque, dans les librairies, ce qu'on appelle un « indépendant » (pour différencier les petits éditeurs des grands groupes). Mais, au Québec, il est le premier éditeur de bandes dessinées, devant Glénat Québec. Et ça, ce n'est pas rien. Coudonc, j'avais omis de le préciser : La Pastèque est québécoise ! Car non contents d'engloutir leurs frites dans du fromage qui ressemble à du plastique, de chasser l'original par - 40° en chemise à carreaux et d'accrocher des seaux dans leurs arbres, les québécois se sont mis en tête de faire de la BD. Et de la bonne en plus ! Cette maison d'édition a été créée en 1998 à Montréal par deux jeunes employés de librairie. 1998, c'est la bonne période pour se lancer : la bande dessinée revit, grâce notamment au renouveau que lui insuffle la production des membres de l'Association, entre autres. Frédéric Gauthier et Martin Brault se passionnent pour cette nouvelle bande dessinée intimiste et importent les livres d'Amok, Ego comme X

et Cornélius. « Je me rappellerai toujours de Marc Delafontaine, le futur auteur des *Nombrils*, venu nous prêter *Journal d'un album* de Dupuy-Berberian. Cette lecture allait changer ma vie. » Cela leur donne manifestement l'envie de faire de même chez eux, car les talents ne manquent pas dans la Belle Province. Inspiré du *Lapin* de l'Association, le collectif *Spoutnik* voit le jour en 1998 : y sont publiés des auteurs déjà connus tels que Seth, Jochen Gerner, Ulf K., mais aussi des locaux comme Leif Tande, Guy Delisle, Jimmy Beaulieu. D'autres numéros paraissent avec les signatures alors encore assez méconnues de Christophe Blain, Pascal Rabaté, François Ayroles, Craig Thompson et... un certain Michel Rabagliati. *Spoutnik* prouve à quel point les éditeurs de La Pastèque se sont montrés visionnaires.

Ce qui devait être à la base une espèce de hobby se transforme en véritable entreprise, dont les premières années sont difficiles, mais qui rencontre son premier succès avec *Paul à la campagne* de Michel Rabagliati : « Ce que Michel faisait, c'est exactement ce que nous cherchions : la quotidienneté, l'autobiographie, en plein dans la mouvance de ce qui se produisait ailleurs. » En 1999, le livre sort à 500 exemplaires et s'écoule en 6 mois. Qui aurait pu se douter que, quinze ans plus tard, *Paul dans le Nord* sortirait en 50 000 exemplaires, et que *Paul au Québec* ferait l'objet d'une adaptation au cinéma ? Sans parler de la réussite des autres titres de la série, traduits en croate, en néerlandais, entre autres ! Michel Rabagliati fait aujourd'hui partie des dix auteurs les plus lus au Québec. Les albums de *Paul* deviennent le fer de lance de la maison, sa marque de fabrique : des récits du terroir, authentiques, qui racontent l'histoire d'une personne mais aussi du Québec. Une autobiographie nostalgique, tendre, drôle, vraie, qui trouve un écho chez les Québécois mais aussi, curieusement, chez les Européens... l'accent en moins ! Grâce à Michel Rabagliati, le catalogue de La Pastèque s'est fait une vraie place dans les vitrines des librairies de chez nous.

(Merci à Elisabeth Tielemans pour sa précieuse collaboration).

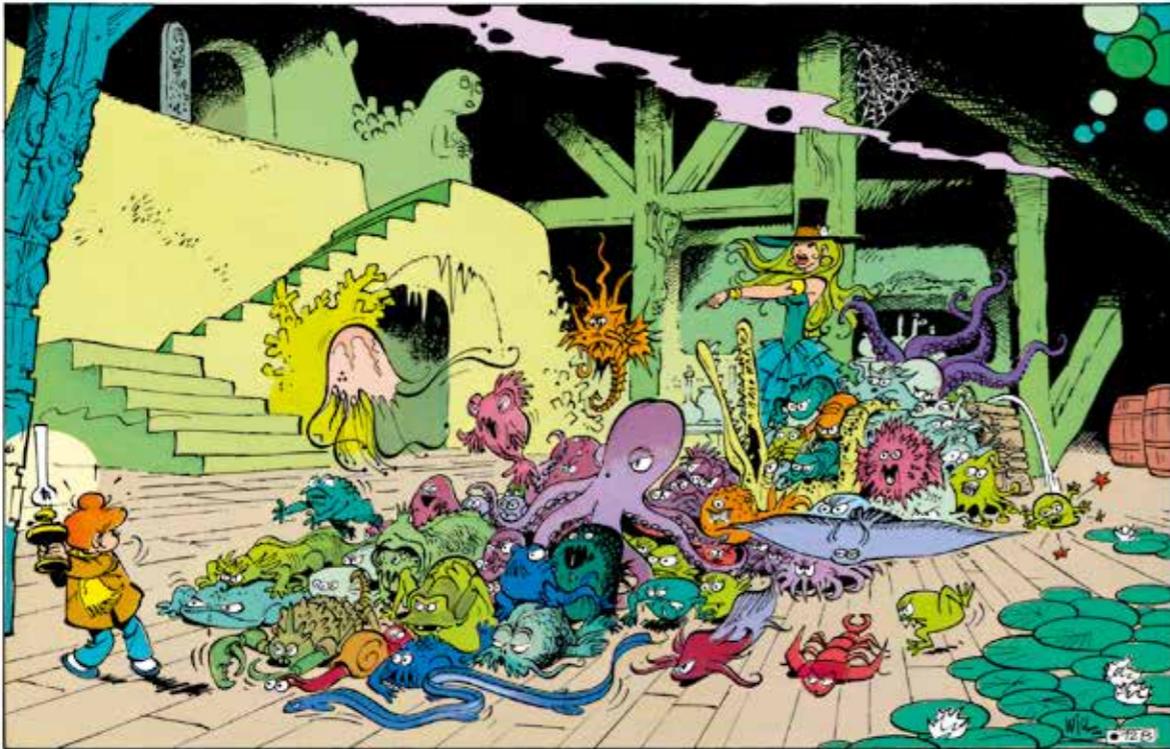


Bonus :

Cet article abondamment illustré se poursuit sur www.64page.com/lapastèque

Le merveilleux à la petite cuillère

Sommeil de cent ans, loup qui parle, dons magiques des fées : rien de tout cela ne saurait surprendre le héros et le lecteur qui acceptent sans réserve les conventions propres à l'univers singulier du merveilleux.



© Will, Yvan Delporte, Raymond Macherot - Les Maléfiques de l'oncle Hermès - Lombard

Un genre qui, il faut bien le rappeler, ne relève pas de « l'inquiétante étrangeté » freudienne : les faits et personnages extraordinaires sont là pour enchanter et non pour troubler, inquiéter, épouvanter – tout va de soi, même les aspects physiques les plus hors normes. Dans le merveilleux, les histoires se terminent toujours bien, c'est obligé. Fondé sur le principe du plaisir, le merveilleux est une exploration des mondes rêvés. Les auteurs qui vont puiser dans le réservoir des pratiques occultistes, ésoté-

riques, tiennent celles-ci pour de bons accessoires à exploiter, ni plus ni moins. Il ne s'agit pas d'imposer une croyance mais d'ouvrir un vaste espace à l'imagination, de produire une œuvre esthétique.

Ouvrir un vaste espace à l'imagination.



© Will et Yvan Delporte La Lune - Gibouise - Lombard

La bande dessinée belge en a fourni quelques démonstrations exemplaires. Ainsi, la fantaisie médiévale Johan et Pirlouit de Peyo comporte pas mal d'incursions dans le merveilleux. Dans *La Pierre de lune*, les héros luttent contre un malfaisant qui veut se rendre invincible grâce aux superpouvoirs d'une certaine pierre précieuse associée à des formules magiques. Dans *La Source des dieux*, ils partent chercher l'eau miraculeuse qui délivrera les victimes d'une malédiction accablés d'une fatigue perpétuelle, héréditaire. Dans *La Flûte à six trous*, pardon : à six schtroumpfs, ils découvrent les fameux farfadets bleus seuls capables de fabriquer une réplique de la flûte enchantée tombée en de très mauvaises mains. Ils les retrouveront dans *La Guerre des sept fontaines* (variation sur le thème du fantôme) et *Le Pays Maudit* avec le dragon Fafnir. Quant au *Sortilège de Maltrochu*, il est fondé sur la transformation en chien d'un chevalier amoureux victime d'un breuvage ensorcelé que lui a fait ingurgiter son odieux rival. La série autonome des Schtroumpfs – « Ils n'aiment pas tellement vivre avec les humains », dira Johan – relève totalement du merveilleux puisqu'il n'y a plus intervention de l'extérieur : le sorcier Gargamel et son chat Azraël font partie de leur microcosme.

Le genre merveilleux est fort bien illustré par la série Olivier Rameau de Greg et Dany. D'entrée de jeu (*La Merveilleuse Odyssée*), la référence à Lewis Carroll et son *Alice* est évidente. N'est-ce pas un lapin (nommé Excellence en privé et Théobald en public)

qui accueille le clerc de notaire escorté de Maître Pertinent à l'entrée d'Hallucinaville, capitale du pays de Rêverose entourée de champs de sucettes ? Mais il y a aussi beaucoup du film *Le Magicien d'Oz* là-dedans : le lion Majestor qui se plaint de participer à une « expédition inhumaine » correspond manifestement à Zeke le lion qui se plaint

Une galerie de personnage farfelus à souhait

de manquer de courage. La série propose une galerie de personnages hautement pittoresques, farfelus à souhait, de l'épouvantail Pazunbrin qui est le meilleur ami des oiseaux au Grand Pas Sage Ébouriffon, un Merlin qui se déplace en télécomobile : « Notre destination est le château des quatre lunes où la température au sol est d'un haut degré de compréhension. » Rêverose, monde parallèle, sorte de paradis préservé, est bien sûr l'objet de menaces diverses : ainsi, les attaques de l'oiseau Razibus, l'épidémie de zotalajaunisse (« Tout le monde fond comme si on était du sucre »), le miroir qui tire de qui s'y mire un double violent, etc. L'adversaire peut impressionner au premier contact, mais le plus souvent son côté grotesque apparaît très vite. Rien n'est vraiment sombre, le héros est emporté par l'action, il n'a pas le temps d'avoir peur.

C'est aussi le cas dans la série Isabelle de Macherot, Will, Franquin et Delporte, où l'héroïne est une petite fille qui vit de folles

aventures, rapport à son grand-oncle à la 7^e génération, Hermès, magicien amoureux de la ravissante sorcière Calendula et convoité par l'aïeule de celle-ci, Kalendula, horrible mégère qui ne mégote pas sur les sortilèges pour arriver à ses fins. Kalendula dispose d'un repaire sous la mer des Sargasses, d'un espion : le chuintuflle, espèce de serpent poilu, et d'un matériel sophistiqué : l'Indicible Magnificateur, croisement de Googlemap et de boule de cristal, comme on peut le constater dans *L'Astragale de Cassiopée*. Kalendula n'est pas la seule à chercher à s'emparer du Ko-i-on, le diamant parlant virtuose du calembour (« Si tu es gaie, ris donc »), mais avec Salboudine on n'est plus dans une entreprise de capture amoureuse ou de complot revancharde, il s'agit « simplement » de maintenir en l'air une île volante et sa population vivant de pillages depuis 1793.

La série Isabelle est plus ambitieuse qu'il y paraît, elle est pleine de références très documentées, agrémentée par les allusions et citations malicieuses d'Yvan Delporte : l'opéra-bouffe *Orphée aux enfers* de Jacques Offenbach dans *La Traouble de la Géhenne*, la légende du Hollandais volant dans *L'Astragale*

de *Cassiope* et Shakespeare dans *Le Sortilège des Gâtines* – l'Auberge d'une nuit d'été dont le patron s'appelle Bottom renvoie directement au *Songe d'une nuit d'été*. On y retrouve d'ailleurs aussi Puck le lutin et la reine Mab « pas plus grande qu'une agate à l'index », dicit Mercutio dans sa fameuse tirade de *Roméo et Juliette*. Le dialo-

Ce qui fait vivre les elfes, c'est le rêve.

guiste est un raffiné : la phrase « Ce qui fait vivre les elfes, c'est le rêve. Si on les en prive, elles succombent » est comme un écho de « Nous sommes faits de la même étoffe que les songes » (*La Tempête*, IV, 1). Dans Isabelle comme dans Olivier Rameau, on est dans le merveilleux pur jus car il y a absence totale d'hésitation, d'étonnement des héros devant les éléments surnaturels. On est chaque fois dans un monde qui relève essentiellement d'une logique onirique, fertile en situations saugrenues, paradoxales.

La série Docteur Poche de Marc Wasterlain mêle drame et comédie, conjugue plusieurs



© Dany et Greg - Olivier Rameau - Joker



© marc Wasterlain - La Planète des Chats - Dupuis

genres électrisés de burlesque : aventure exotique, récit policier, science-fiction, fantastique... et merveilleux. Poche revêt un manteau rouge de magicien qui lui permet de voler dans les airs, il use d'élixirs de jouvence (*Il est minuit docteur Poche*), se porte au secours de l'Homo papilio, qui n'existe que sur un territoire sauvage au large des Galapagos (*L'Île des hommes-papillons*). Dans son chef-d'œuvre qu'est *La Planète des chats*, si l'argument de départ relève de la science-fiction (le voyage spatio-temporel), la découverte de civilisations animalières douées de parole et de folie guerrière situe l'action entre le merveilleux et la fantasy, cette dernière décrivant des plongées dans les univers épiques, archaïques, mythiques.

Laïyna de Pierre Dubois et René Hausman se tient aussi sur cette frontière. Orpheline adoptée par les elfes, les dracs et les dahus, élevée suivant les rites magiques du petit peuple, protégée par la Bête simiesque, elle est la championne d'un royaume légendaire qui pourrait être détruit par la soldatesque barbare d'un seigneur impitoyable. *La Forteresse de pierre* et *Le Crépuscule des elfes* sont d'un familier des makrales à cha-

peau pointu et balai pointé, on sent la bienveillance du conteur et de son fabuleux illustrateur pour les mondes imaginaires en danger de mort.

Un esprit d'espoir dans le futur.

Il serait sans doute excessif d'affirmer que la fantasy a tué le merveilleux (ici et ailleurs). Celui-ci a disparu car il correspondait à un esprit d'espoir dans le futur. La fantasy, elle, triomphe logiquement puisqu'elle marque un repli de nos sociétés (elle est carrément considérée comme réactionnaire par les plus engagés des écrivains de science-fiction). Dès 1977, avec *Thorgal*, « série romantique et sans humour conçue pour les 14 à 17 ans », Jean Van Hamme et Grzegorz Rosinski annoncent puis escortent le néonihilisme qui va de pair avec l'ère numérique. Mais en 1986, leur one-shot *Le Grand Pouvoir du Chninkel*, fable messianique et postmoderne (on y relève les influences de Tolkien et Kubrick), superbe tragédie, est au fond une sorte d'adieu mélancolique au merveilleux, un formidable requiem.

Ceci n'est pas l'Europe !

Le commissaire de l'exposition, Nicolas Vadot, est on ne peut plus clair : « À l'heure où l'Union européenne – cette construction pacifique unique dans l'histoire – se doit d'accueillir un afflux de réfugiés fuyant la pauvreté, la barbarie ou la guerre, et alors qu'elle est elle-même en pleine crise identitaire, une centaine de petits dessins vont tenter de brosser une dizaine de grands desseins qui agitent le vieux continent ».

par exemple l'ascension inquiétante des mouvements extrémistes, la problématique des migrants, les conséquences de la crise économique, la recrudescence des discours populistes, la multiplication des replis nationalistes, la possibilité du Brexit...



Outre ces contenus qui susciteront bien des dissertations et commentaires dans les écoles, il est toujours jouissif d'observer la diversité graphique du dessin de presse contemporain. En effet, n'étant plus soumis à l'ancienne technologie de conception, de reproduction et d'impression des images, tous les styles graphiques se côtoient désormais. Et, s'il le désire, chaque auteur a le loisir d'explorer et d'exploiter son univers graphique. La chose prend tout son sens lorsqu'on sait que, par définition, le dessin de presse pense d'abord l'idée, les contenus, se réalise dans l'urgence de l'actualité, se lit et s'oublie en un clic. Malgré ces contraintes permanentes, les auteurs parviennent à des solutions complexes, techniquement et esthétiquement élaborées, surprenantes. Bravo les artistes.

Comment présenter une telle matière première, si l'on songe que les originaux des dessins de presse ne sont pas faits pour être vus dans les institutions, mais reproduits et vite consommés dans les journaux ou sur nos smartphones et autres tablettes ? Trop souvent, les présentations muséales montrent ces originaux encadrés et soigneusement alignés sur un mur blanc, comme stérilisés. C'est ce concept proche du musée qui est interrogé ici. Pour y échapper, l'idée est d'inverser le processus habituel, partir de la publication imprimée pour se diriger ensuite vers la mise en scène. En effet, le catalogue restera tandis qu'à terme la physique de l'exposition ne sera plus qu'un document mémorisé en archives. Chaque panneau, vertical ou oblique, est d'abord pensé comme une page de livre géante dans laquelle l'œil se promène, chacune avec son rythme visuel qui varie, se repose, met en tension des images qui se répondent ou qui s'opposent, etc. C'est seulement alors que la scénographie est pensée,



proposant des grandes reproductions rétro-éclairées, réalisées à partir de fines toiles tendues (une jolie prouesse technique). Avec le pourtour noir imperméable au flux lumineux, chaque image se présente avec la luminosité d'un écran. La lumière ambiante étant tamisée, on rejoint la théâtralité des plus beaux vitraux des cathédrales. Dans la pénombre, le spectateur est touché par le chatoiement qui se dégage de ces récits en images, la magie du dispositif prenant le pas sur la rationalité des contenus. Avec son habituel sens de la formule, il est difficile de ne pas citer Plantu : « Ces dessins nous éclairent, ce dernier mot étant à comprendre dans les deux sens du terme. Ils ne doivent surtout pas éblouir ».

Sous l'égide de *Cartooning for Peace*, l'exposition *Ceci n'est pas l'Europe !* (Mons Memorial Museum jusqu'au 26 juin) vaut le détour. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir la présentation d'une centaine de dessins parus dans la presse de 29 pays, européens pour la plupart, sortis des crayons de 52 dessinateurs parmi lesquels de nombreuses stars du métier.

SOUTENEZ-NOUS!

Abonnez-vous!

Abonnez vos ami(e)s!

Je m'abonne pour un an (4 numéros) :

38€ à verser sur le compte n° BE45 3630 5712 8289

(BIC : BBRUBEBB) de 180° éditions

Communication : Abo 64page

J'abonne un(e) ami(e). Abonnement cadeau d'un an (4 numéros) :

38€ à verser sur le compte n° BE45 3630 5712 8289

(BIC : BBRUBEBB) de 180° éditions

Communication : Abo 64page + adresse complète de l'ami(e)

Je m'abonne et j'abonne un(e) ami(e) (4 numéros) :

70€ à verser sur le compte n° BE45 3630 5712 8289

(BIC : BBRUBEBB) de 180° éditions

Communication : Abo 64page + mon adresse complète et celle de mon ami(e)

Vos Cadeaux pour chaque abonnement :

- frais de port offert (Belgique, Luxembourg, Suisse et France)

- 1 livre *Balades BD à Bruxelles* offert (valeur 15€)

Plus d'informations si nécessaire et ventes au numéro :

www.64page.com ou abo.64page@gmail.com

Comment se procurer 64_page ?

Par abonnement : Voir ci-dessus

Chez l'éditeur : 180° éditions,

23, rue de Flandre à 1000 Bruxelles

Horaires rock n'roll ; téléphonez avant de passer : +32(0)2.513.1979

Sur commande :

info@180editions.com

Dans nos librairies-partenaires :

1000-Bruxelles

Brüsel, 100 Bld Anspach

Multi BD, 122 Bld Anspach

Maison de la BD, 1 Bld de

l'Impératrice

Tropismes, 11 Galerie du Roi

FNAC City2, rue Neuve 1000

La Crypte Tonique, 16 Galerie Bortier

Le Wolf, 18/20 rue de la Violette

Slumberland (au CBBDD), 20 rue des

Sables

1040-Bruxelles

Filigranes (rayon BD), 39 av. des Arts

1050-Ixelles

Brüsel Flagey, 29 place Flagey

FNAC Toison d'Or, av. de la Toison d'Or

1060-Saint-Gilles

The Skull, 336 chsée de Waterloo

Forbidden Zone, 25 rue des Tamines

1090- Jette

Paradise BD, 316 av. de jette

Jaune, 499 rue Léopold I^{er}

1180-Uccle

Cook&Book, 1357 chaussée de Waterloo

1200-Woluwe-Saint-Lambert

À Livre Ouvert, 116 rue Saint-Lambert

Cook&Book, 1 place du Temps Libre

1348- Louvain-la-Neuve

FNAC, Place de l'Accueil

4000-Liège

BD-Scope, 28, rue de la Casquette,

FNAC Liège, Galeries Saint-Lambert,

3, rue Joffre

5000-Namur

Papyrus, 16 rue Bas de la Place

6280 - Gerpennes / Charleroi

Chez Jules de chez Smith, 51, rue Neuve

7500-Tournai

Fanfulla, 9 rue de la Cordonnerie

Sur Amazon :

Entrer dans l'espace « recherche » réservé aux livres :

64_page # et le n° de la revue désirée

Sommaire du #08



Les auteurs :

Didier Comès, Pieter De Poortere, Brecht Evens, André Franquin, Hergé, Noémie Marsily, Morris, Frank Pé, Peyo, Romain Renard, François Schuiten, Marc Sleen, Maurice Tillieux, Willy Vandersteen, Judith Vanistendael.

64_page, revue de récits graphiques
Trimestriel. #7_2/2016_9,50€

Collectif de rédaction : Philippe Decloux (coordination de la rédaction) ; Marianne Pierre, Karin Welschen, Angela Verdejo, Vincent Baudoux, Daniel Fano, Tine Anthoni, Xavier Zeegers, Olivier Grenson, Matthias Decloux, Luc Terios, Léon Clâw, Docteur Karlov.

Conception graphique : Yacine Saïdi
Illustration de couverture : Cyril Pedrosa

Illustration de couverture arrière, de haut en bas : Cyril Pedrosa, Bailly et Fraipont, Copi.

Pour toute information : 64page.revuedb@gmail.com

Rejoignez-nous, actualités et liste des points de vente sur :

www.facebook.com/64page

www.64page.com

Editeur responsable : Robert Nahum.

© 180° éditions

23, rue de Flandre, 1000 Bruxelles - Belgique.

www.facebook.com/180editions